

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

LES EXPLOITS DE FANTÔMETTE

PAR
G. CHAULET



LES EXPLOITS DEFANTOMETTE

par Georges CHAULET

*

QUI est Fantômette, cette mystérieuse justicière qui poursuit les malfaiteurs ? On ne sait d'elle qu'une chose : elle agit toujours seule et pendant la nuit. On dit qu'elle cache son visage sous un masque noir et s'enveloppe dans un manteau de soie. Mais nul ne l'a jamais vue.

L'identité de l'étrange aventurière intrigue fort quatre écolières : Boulotte, la grande Ficelle, Françoise et Isabelle. Elles en viennent à se demander si, par hasard, l'énigmatique Fantômette ne serait pas ... l'une d'entre elles ! Qui, le jour, ferait ses devoirs et apprendrait ses leçons, et, la nuit, pourchasserait les voleurs. L'une des quatre, peut-être... Mais laquelle ?



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. ***Les Exploits de Fantômette* 1961**
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974

27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

GEORGES CHAULET

LES EXPLOITS DE FANTOMETTE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE

79

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

FANTÔMETTE CONTRE LE HIBOU
FANTÔMETTE CONTRE LE GÉANT
FANTÔMETTE AU CARNAVAL
FANTÔMETTE ET L'ÎLE DE LA SORCIÈRE
FANTÔMETTE CONTRE FANTÔMETTE
PAS DE VACANCES POUR FANTÔMETTE
FANTÔMETTE ET LA TÉLÉVISION
OPÉRATION FANTÔMETTE
LES SEPT FANTÔMETTES
FANTÔMETTE ET LA DENT DU DIABLE
FANTÔMETTE ET SON PRINCE
FANTÔMETTE ET LE BRIGAND
FANTÔMETTE ET LA LAMPE MERVEILLEUSE
FANTÔMETTE CHEZ LE ROI
FANTÔMETTE ET LE TRÉSOR DU PHARAON
FANTÔMETTE ET LA MAISON HANTÉE
FANTÔMETTE CONTRE LA MAIN JAUNE

LE PETIT LION PREMIER MINISTRE
LE PETIT LION ET LA SOURCE ENCHANTÉE
LE PETIT LION SE FÂCHE
LE PETIT LION ASTRONAUTE
LE PETIT LION VA SE MARIER

dans l'Idéal-Bibliothèque :

LE BATHYSCAPHE D'OR

© Librairie Hachette, 1961.
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

TABLE DES MATIÈRES

1. La classe de Mlle Bigoudi	8
2. Les inventions du professeur Potasse	27
3. Fantomette en action	52
4. La disparition des plans	66
5. Second cambriolage	92
6. Les malheurs de Ficelle	109
7. L'exécution d'Isabelle	121
8. Le naufrage du yacht	146
9. La destruction du laboratoire	168
10. A quoi sert un coffre d'auto	181
11. Qui est Fantomette ?	190



CHAPITRE PREMIER

La classe de Mlle Bigoudi

« ... ET LE traité d'Aix-la-Chapelle, signé par
«Louis XIV en 1668, mit fin à la « guerre
de Dévolution... »

« Mademoiselle Ficelle, voulez-vous
me répéter ce que je viens de dire? »

Silence.

« Mademoiselle Ficelle! »

La grande fille sursauta. Elle tourna les yeux vers l'institutrice, Mlle Bigoudi, et se leva lentement, dépliant son corps avec l'air confus de quelqu'un pris en faute. L'institutrice éleva de nouveau la voix :

« Mademoiselle Ficelle, voulez-vous répéter ce que je viens de dire? »

Un terrible silence régnait sur la salle de classe. Il n'y avait pas de mouche dans l'air, et c'était bien dommage, car on eût pu l'entendre voler. La maîtresse fronça les sourcils et déclara :

« Alors, j'écoute! De quoi suis-je en train de parler? »

La" grande Ficelle tortillait son tablier en marmottant des mots indistincts.

« Comment? Je n'entends pas! »

Il fallait absolument trouver quelque chose, sans quoi la punition allait s'abattre.

« Vous parliez... heu... heu... des Alpes.

— Pardon? »

- Un immense éclat de rire secoua la classe, tandis que Mlle Bigoudi demandait avec indignation :

« Vous croyez-vous donc en classe de géographie? Je vous signale que le cours de géographie

a eu lieu ce matin. Nous sommes actuellement en train d'étudier l'histoire de France. Alors, voulez-vous me répéter ce que j'ai dit? Qui a signé le traité d'Aix-la-Chapelle? »

A tout hasard, Ficelle lança un nom :

« Heu... Henri IV... »

Nouvelle explosion de joie. L'institutrice frappa le bureau d'un coup de règle pour obtenir le silence et s'adressa à la jeune étourdie :

« Je constate avec regret que, malgré des avertissements multiples, vous venez en classe uniquement pour rêver. Le seul moyen de vous faire apprendre quelque chose est de vous faire copier et recopier toutes vos leçons. Il est heureux que vos camarades ne soient pas aussi étourdies que vous, sans quoi nous en serions encore à la leçon sur les Gaulois!... Vous me copierez donc trois fois la leçon de votre livre et me présenterez ce travail au prochain cours d'histoire, vendredi matin. Et tâchez que ce soit une leçon d'histoire, et non de géographie ou de calcul. Asseyez-vous... Je disais donc que Louis XIV, après la signature du traité d'Aix-la- Chapelle ... »

La voisine de Ficelle, une jeune personne brune aux yeux pétillants, se pencha vers elle et murmura :

« Ma pauvre vieille, tu vas avoir une soirée bien occupée ! Une leçon à copier trois fois !

— Mais, ma petite Françoise, tu ne crois pas que je vais la copier trois fois ? Oh ! là ! là ! Elle me croit bien naïve, Mlle Bigoudi ! Je vais prendre du papier carbone, tu sais, ce papier noir... et je vais décalquer. Comme ça, j'aurai trois exemplaires en n'écrivant qu'une seule fois ! »

La classe se poursuivit dans le calme. Les têtes se penchaient sur les tables, les plumes parcouraient le papier avec plus ou moins de bonheur, tantôt glissant, tantôt accrochant la surface, tantôt laissant tomber quelque goutte d'encre qui s'écrasait en ornant le cahier d'un magnifique pâté.

Dehors, le temps était magnifique. Le ciel était d'un bleu bien propre où les rares nuages avaient une blancheur et un éclat de lessive. Les élèves de Mlle Bigoudi sentaient des fourmillements dans leurs jambes tant grande était leur envie d'abandonner Louis XIV, sa perruque et ses guerres, pour aller gambader dans la nature,

regarder voler les oiseaux ou se promener le long des rives de l'Ondine. Mais la discipline imposée par l'institutrice ne laissait guère de loisirs aux rêveuses, et les jeunes cervelles se voyaient contraintes d'absorber à dose massive les exploits du Roi-Soleil. Cependant, il parut au bout d'un moment que le débit oral de Mlle Bigoudi se ralentissait. Elle baissa légèrement le ton, articula les mots avec plus de lenteur et finalement s'arrêta complètement. Elle se leva, contourna son bureau, descendit de l'estrade et s'avança dans l'allée en marchant sur la pointe des pieds. Elle s'arrêta au niveau d'une élève rondelette qui, penchée sur son pupitre, paraissait dormir. En fait, elle ne dormait pas. Si son nez touchait presque la table, c'est parce qu'elle était occupée à sentir l'odeur émanant de petits grains ronds et noirs posés sur son cahier. La maîtresse demanda soudain :

« Mademoiselle Boulotte, qu'êtes-vous en train de renifler? »

Surprise, l'interpellée releva brusquement la tête.

« C'est... heu... des grains de genièvre... C'est une épice...

— Je le sais bien, que c'est une épice, mais

pourquoi avez-vous apporté cela en classe? La grosse fille semblait mal à l'aise. Elle bredouilla :

« Je... j'aime bien faire la cuisine... alors, c'est pour assaisonner la choucroute. » Une fois de plus, l'hilarité s'empara de la classe. L'institutrice glana les grains noirs sur lesquels son poing se serra et retourna à son bureau dans le tiroir duquel elle les enferma.

Puis elle rappela :

« Mesdemoiselles, je vous ai déjà signalé qu'il est-interdit d'apporter en classe des objets étrangers à vos cours. »

Mais quelques entêtées bravaient chaque jour l'interdiction, et Mlle Bigoudi confisquait impitoyablement un petit matériel avec lequel on aurait pu aisément constituer un bazar. C'est ainsi qu'elle avait saisi successivement : une trompette en bois, un yoyo rouge et vert, diverses balles et cordes à sauter, un puzzle en matière plastique représentant Robin des Bois, un ouvre-boîtes (apporté par Boulotte), divers paquets de chewing-gum gonflable, un kaléidoscope (voir ce mot dans le dictionnaire), un ourson en peluche, une petite tour Eiffel en aluminium, et même un chien vivant (complet

et parfaitement constitué), répondant au nom de Bobby, qui donna lieu à une effarante poursuite à travers la classe.

L'institutrice, qui ne connaissait que trop bien la manie qu'avait Boulotte d'apporter en classe des produits alimentaires, se résigna à lui infliger une punition de circonstance :

« Vous me copierez le verbe « Ne pas apporter de genièvre en classe », à tous les temps et à tous les modes. Vous me présenterez cela demain matin. »

La grosse Boulotte prit un air grognon. Sa voisine de banc, Isabelle Potasse, lui chuchota :

« Tu vas t'amuser, hein? Je n'apporterai pas de genièvre en classe, tu n'apporteras pas de genièvre en classe... »

— Bah, dit Boulotte, copier un verbe, ce n'est rien. Seulement elle m'a pris mes grains, et maintenant avec quoi je vais assaisonner ma choucroute?

— Tu prépareras un autre plat. D'ailleurs, ce n'est pas la saison de la choucroute. Nous sommes en été.

— Oui, mais j'avais envie de manger de la choucroute, na! C'est une recette que j'ai retrouvée dans un numéro de *Votre Cuisine* qui

date de cet hiver. On prend un kilo de choucroute que l'on met dans une marmite en fonte, avec un morceau de lard, une tranche de jambon fumé, des couennes, quatre ou cinq saucisses de Francfort... »

La recette fut interrompue par une sonnerie qui annonçait la récréation. Les élèves évacuèrent joyeusement la classe et s'élancèrent dans la cour avec l'impétuosité d'une horde de Huns à l'assaut d'un village gaulois. Paltoquet, le chat de la concierge, détala devant cette marée juvénile et alla se réfugier sur le haut d'un mur. L'air s'emplit de cris, de piailllements et de balles. Le sol en ciment tressaillit sous le martèlement de galopades frénétiques. Des cordes à sauter s'arrondirent dans l'espace. En quelques secondes, la cour avait pris l'aspect d'une arène en pleine corrida.

Cependant un petit groupe semblait se tenir à l'écart de cette agitation. La grande Ficelle, Françoise et la grosse Boulotte s'étaient réunies autour d'Isabelle Potasse qui tenait devant elle un journal grand ouvert. Isabelle, la nièce du professeur Potasse — physicien distingué —, mettait un point d'honneur à être au courant de tout. Elle écoutait avec dévotion les bulletins

d'information et lisait le journal depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimerie. Elle avait présentement une nouvelle de choix à communiquer.

« Regardez un peu ce qui s'est passé cette nuit : l'assassin de la rue des Noctambules a été arrêté! Et grâce à qui? Grâce à Fantômette!

- Non? Fais voir! »

Le journal circula de main en main. La lecture en fut ponctuée d'exclamations et de commentaires.

« Incroyable! s'écria la grande Ficelle, c'est le troisième bandit qu'elle fait arrêter en moins de deux mois!

- Oui, approuva Isabelle, c'est une fille extraordinaire. Ecoutez ça : « ARRESTATION

DU TUEUR DES NOCTAMBULES. Le bandit qui avait assassiné deux vieilles dames pour voler leurs économies et qui était vainement recherché par la police a été découvert ce matin sur le quai de l'Ondine, près du pont Bidule. Il était attaché et bâillonné. Son arrestation s'est produite à la suite d'un coup de téléphone reçu au commissariat de Framboisy. Le commissaire Malabar qui a pris la communication a déclaré qu'il a entendu

une voix jeune et féminine lui signaler qu'un colis dangereux l'attendait sur le quai. Comme il demandait son identité à son interlocutrice, celle-ci lui répondit simplement *Fantômette*. » Fantômette! La mystérieuse justicière que seules ses victimes avaient pu voir, et qu'elles décrivaient comme « une jeune fille masquée, avec une cape noire fermée par une agrafe d'or en forme de F ». On ne savait pas grand-chose de cette aventurière, sinon qu'elle semblait opérer généralement la nuit et sans aucune aide. Elle s'était signalée pour la première fois trois mois plus tôt. A la suite d'un appel lancé depuis une cabine téléphonique publique, Police-Secours avait découvert dans ladite cabine un homme assommé et proprement ligoté. Il portait, épinglée au revers de son veston, une carte de visite marquée d'un nom : *FANTOMETTE*. Il avoua être l'auteur d'une série de cambriolages. Une semaine après, on trouvait, enfermé dans une cave, l'escroc Godillot qui avait soutiré l'argent de nombreuses victimes en se faisant passer pour un encaisseur du Gaz. Deux mois plus tard, un jeudi après-midi, un gang tentait un audacieux hold-hup contre la banque du Crédit central de Framboisy. Tenant le

caissier et le personnel sous la menace d'une mitrailleuse, les bandits remplirent rapidement un sac de liasses de billets et prirent la fuite dans une traction. Comme ils allaient tourner en trombe le coin de la rue à cette heure déserte, une bouteille d'huile lancée d'on ne sait où vint s'écraser devant les pneus de l'auto qui dérapa, fit un tête-à-queue et s'écrasa contre un réverbère. Les employés de la banque accoururent et retirèrent les bandits de l'auto. Ils étaient en piteux état. On aperçut alors un nom tracé à la craie sur le capot de la voiture : *FANTOMETTE*.

Et voilà que l'étrange justicière se manifestait de nouveau.

« C'est incroyable, dit Boulotte en reniflant une gousse de vanille, elle capture les criminels et les sert sur un plat à la police!

— Si ça continue, observa Isabelle, les gendarmes n'auront plus qu'à se croiser les bras et à attendre que les voleurs leur tombent du ciel tout cuits!

— Moi, dit Ficelle, je voudrais bien être à la place de Fantômette. Ça doit être drôlement amusant de se battre contre des bandits! »

Isabelle haussa les épaules :

« Il faudrait que tu aies un peu plus de cervelle, pour faire ce genre de travail. »

La grande Ficelle se hérissa :

« Pas de cervelle, moi? Tiens, j'en ai encore plus que Françoise. Et pourtant, elle est première partout! »

Isabelle haussa de nouveau les épaules.

« Elle est première, mais uniquement parce qu'elle a de la mémoire. Ce n'est pas une question d'intelligence. Tandis que Fantômette, oui! Ça c'est une fille intelligente! Je collectionne toutes les coupures de journaux qui parlent d'elle. J'en ai tout un tas à la maison. Je vous les apporterai. Ou plutôt, non. Venez goûter chez moi, tout à l'heure, et je vous les ferai voir.

— Après la classe?

— Oui. En même temps, vous ferez la connaissance de mon oncle.

— L'astronome? demanda la grande Ficelle.

— Il n'est pas astronome, il est physicien.

— Ah, oui! Bon, alors on va chez toi après la classe de français?

— Mais non ! On a un cours de géométrie, maintenant. Pas de français.

— Hein? »

Ficelle regarda ses camarades avec de grands yeux.

« On a de la géométrie, maintenant? Vous êtes sûres?

— Mais oui!

— Houlà ! J'ai oublié de faire mon problème ! Je croyais que c'était pour demain!...

— Bah, dit Isabelle, tu t'en tireras avec un zéro... »

La grande Ficelle frémit d'angoisse. Elle se tourna vers Françoise et demanda d'une voix implorante :

« Dis, tu me passeras ton cahier? Je recopierai le problème en vitesse en changeant- un peu le texte. »

Françoise se mit à rire :

« Et si ma solution est fausse?

— Oh! pour ça je suis tranquille! Tu ne récoltes que des dix ! Alors, tu me passeras ton cahier? »

Françoise sortit d'une petite poche un peigne rosé et un miroir rond et entreprit de mettre de l'ordre dans ses boucles noires. La grande Ficelle insista :

« Dis, tu me passeras ton cahier? Dis? hein, dis?

— On verra. Si tu es sage.

— Mais si on me met en retenue, je n'aurai pas le temps d'aller goûter chez Isabelle. Il faut déjà que je copie trois fois la leçon de sciences naturelles.

— Ce n'est pas une leçon de sciences nat' que tu dois copier trois fois, c'est une leçon d'histoire.

— Ah, oui! C'est vrai. Alors, tu me passes ton cahier, dis? »

Mais Françoise ne put pas répondre : la sonnerie marquant la fin de la récréation venait de retentir. Les jeunes filles cessèrent de courir ou de jacasser, se mirent en rang et réintégrèrent la classe. -Lorsqu'elles eurent occupé leurs places respectives, Mlle Bigoudi annonça :

« Mesdemoiselles, nous avons aujourd'hui une leçon de géométrie très importante, et je n'aurai pas le temps de voir vos cahiers... »

La grande Ficelle poussa un immense soupir de soulagement.

« ... mais je vais tout de même interroger l'une d'entre vous qui va venir exposer la solution du problème que je vous ai donné à résoudre, »

Une nouvelle angoisse s'empara de Ficelle.



L'institutrice prit son carnet, consulta la liste des noms. Les élèves retenaient leur souffle.

« Voyons, mademoiselle... mademoiselle... Françoise Dupont, voulez-vous venir au tableau? »

Ficelle fit « Ouf! » et respira profondément. Sa voisine se leva et s'avança d'un pas assuré. Elle monta sur l'estrade, s'empara de la craie et commença sa démonstration.

« Soit un cercle de centre O et de rayon R... »

Mlle Bigoudi la laissait parler, approuvant de temps en temps d'un hochement de tête. Le tableau se trouva rapidement bourré de lignes droites ou courbes, de lettres et de chiffres.

... le polygone GHIJ est donc un trapèze, ce qu'il fallait démontrer.

— C'est parfait, vous pouvez regagner votre place.

La maîtresse prit son carnet, marqua un 10 en face de Françoise, puis saisit à son tour le morceau de craie et entama la nouvelle leçon.

« Soit un triangle ABC... »

Ficelle fouilla dans son pupitre, puis dans son cartable.

« Que cherches-tu? demanda Françoise à mi-voix.

— Mon cahier de géométrie... Je crois que je l'ai oublié à la maison... Tant pis, je vais copier la leçon sur mon cahier de textes.;. Ah! Il est resté à la maison, lui aussi... Bon, eh bien, je vais prendre le cahier de français. »

Elle ouvrit le cahier, saisit une plume et commença à gratter le papier.

« C'est curieux... ma plume n'écrit pas...

— Tu as oublié de la tremper dans l'encre...

— Tiens, c'est vrai... »

Tandis que la grande fille réparait son étourderie, une scène bizarre se déroulait à trois rangs derrière. La grosse Boulotte, peu sensible aux beautés de la géométrie plane, se livrait à

une occupation passionnante. Elle avait entrouvert le couvercle de son pupitre sous lequel elle glissait la main de temps en temps, après l'avoir plongée dans une poche de son 'tablier. Sa voisine Isabelle chuchota :

« Qu'est-ce que tu es en train de faire? Qu'est-ce qu'il y a là-dessous?

— C'est rien. C'est Mimosa.

— Mimosa?

— Oui. Je suis en train de lui donner des raisins secs. Elle adore ça.

— Qui c'est Mimosa? »

Boulotte souleva à demi le pupitre. Isabelle se pencha, jeta un coup d'œil et poussa un cri. Mlle Bigoudi se retourna brusquement.

« Qui a crié? »

Tous les regards convergeaient vers Isabelle.

« Est-ce vous, mademoiselle Potasse?

— Heu... heu—

— Est-ce vous?

— Heu... oui, mademoiselle.

— Et pourquoi avez-vous crié? »

La jeune fille se tortillait sur son banc, cherchant vainement une explication. Un éclair traversa l'esprit de Boulotte. Elle vint au secours de son amie :

« C'est parce qu'elle s'est mordu la langue. » Mlle Bigoudi se tourna vers la joufflue. « Vous ai-je demandé quelque chose ? » Boulotte baissa les yeux modestement. La maîtresse prit un ton sévère.

« Tâchez de ne plus troubler la classe, ni Tune ni l'autre, sans quoi vous pourriez bien passer votre jeudi en retenue ! »

Cette terrible menace calma les deux amies, et la leçon de géométrie put se poursuivre sans interruption. Mlle Bigoudi démontra brillamment que deux triangles sont semblables quand leurs angles sont égaux. Cette démonstration s'acheva comme la sonnerie annonçait la fin des cours. Boulotte glissa prestement la main dans son pupitre et en retira Mimosa qu'elle fourra dans sa poche. Accompagnée d'Isabelle, elle rejoignit Françoise et la grande Ficelle qui venaient de sortir. Les quatre amies quittèrent l'école et prirent la direction de la maison où vivait le professeur Potasse. Elles s'engagèrent sur le pont Bidule qui enjambait l'Ondine, et Isabelle montra le quai du doigt.

« Regardez, c'est là qu'on a trouvé l'assassin de la rue des Noctambules. » Accoudées au parapet, les quatre jeunes filles

contemplèrent la chaussée de béton où s'entassaient des sacs de ciment ou des monticules de charbon.

« -Je me demande, poursuivit Isabelle, pourquoi Fantômette opère ici, à Framboisy, ou dans la région proche.

— Probablement, dit Françoise, parce qu'elle habite en ville.

— Ah, tu crois? Je me demande bien où, alors! Ça m'amuserait de la rencontrer.

— Mais si elle ne sort que la nuit, tu n'as guère de chance de la trouver.

— Oui, mais le jour?

— Le jour? Hum, je ne crois pas qu'elle se promène le jour avec son masque sur la figure...

— Oh! évidemment, sans quoi on la reconnaîtrait tout de suite! »

Les quatre écolières poursuivirent leur chemin. Quelques minutes plus tard, elles arrivèrent devant la demeure du professeur Potasse.



CHAPITRE II

Les inventions du professeur Potasse

C'ÉTAIT une villa d'aspect classique — murs blancs, toit rouge et volets verts — sur la façade de laquelle se trouvait une plaque de faïence portant l'inscription « Villa Isabelle ». La nièce du professeur désigna la plaque avec fierté :

« Vous voyez, tonton a donné mon nom à sa villa. »

Elle poussa la grille de l'entrée.

« Venez, je vais vous faire visiter la maison. »

Elles entrèrent dans le vestibule. Plaqué contre une cloison se trouvait un panneau rectangulaire ressemblant au tableau de bord d'une voiture. Une lampe rouge y était allumée.

« Ah ! dit Isabelle, mon oncle est en ce moment dans son laboratoire, au fond du jardin. Quand la lampe est rouge, c'est pour indiquer qu'il travaille et qu'il ne faut pas le déranger. Nous irons-le voir tout à l'heure si la lumière devient verte. »

Les quatre amies visitèrent la salle de séjour, les chambres et la salle à manger.

« Et la cuisine? demanda Boulotte.

— Par ici... »

La grosse fille s'extasia devant les placards fonctionnels, la cuisinière mixte et la batterie de casseroles en acier inoxydable. Mais elle tomba en arrêt devant un objet bizarre, qui paraissait être une combinaison de machine à coudre, de cafetière express et de moteur hors-bord.

« Eh bien, s'exclama-t-elle, c'est la première fois que je vois un machin comme ça dans une cuisine. Qu'est-ce que c'est?

— Une invention de mon oncle, dit Isabelle. Il appelle ce truc un *Moulipressomixovapeur*.

— Un quoi?

— Un *Pressomoulivapomixer*.

— Ce n'est pas comme ça que tu as dit.

— Ah! tu sais, c'est difficile à retenir.

— Et cela sert... à quoi?

— A faire toute la cuisine, ou presque. Moi, je ne sais pas m'en servir. Marie a essayé, mais elle n'a pas su non plus.

— Qui est Marie? demanda Françoise.

— C'est la bonne. Elle est en train de nous préparer à goûter dans le jardin. »

Très intéressée par l'appareil culinaire, Boulotte s'en approcha, le toucha, le palpa, appuya sur un bouton.

« Il ne se passe rien...

— Je crois qu'il faut mettre le courant. » Boulotte brancha la prise de l'engin. On entendit un ronflement de moteur.

« Bon. A première vue, il fonctionne. Si je mettais une gousse de vanille dedans, que se passerait-il?

— Ça, je ne peux pas te le dire! »

La grosse fille contemplait l'invention du professeur Potasse d'un air perplexe. La grande

Ficelle — toujours distraite — regardait le plafond en se peignant au moyen d'un crayon. Françoise Dupont observait Boulotte d'un air ironique.

« Tu ressembles à une poule qui découvre un canard dans sa couvée.

— Que veux-tu..., je connais tous les ustensiles de cuisine existant au monde, de l'épluche-légumes au batteur à œufs, en passant par le tranchelard, le coupe-pâte à roulette, la sauteuse, le chinois et le moule à dariole, mais c'est la première fois que je vois un truc aussi compliqué!... Voyons... Ce cylindre, ça doit servir pour le café... On doit mettre la poudre par ici et l'eau par là. »

Elle souleva divers couvercles disposés sur le dessus de la machine, dévissa un bouchon, appuya sur un levier, tourna un bouton. Mais, à part le bourdonnement du moteur, rien ne se produisit.

Elle demanda :

« Es-tu sûre que ce truc-là fonctionne? »

Isabelle eut un geste vague :

« Tout ce que je peux te dire, c'est qu'hier soir Marie a essayé de fabriquer de la confiture avec. Elle a mis des framboises dedans, avec du

sucres et du sirop, puis elle a appuyé sur tous les boutons...

— Et alors?

— Alors, comme elle n'a pas pu rouvrir l'appareil, on ne sait pas ce que sont devenues les framboises.

— Il fallait demander au professeur Potasse.

— Il n'a pas le temps de s'occuper de ça. En ce moment il a un travail fou.

— Ah! dit Françoise » quel travail fait-il donc?

— C'est un truc sensationnel. C'est... » Mais la voix de Marie s'éleva, provenant du jardin :

« Mesdemoiselles, le goûter est servi! »

Ficelle et Françoise quittèrent la cuisine.

« Tu viens? demanda Isabelle à Boulotte.

— Attends un peu... Je veux essayer de comprendre comment marche cet outil. Je vous rejoins tout de suite.

— Dépêche-toi! »

Les trois amies se rendirent au jardin où l'on trouvait des rangs de légumes alternant avec des bandes de gazon. Dans le fond s'élevait une sorte de hangar en tôle ondulée : le laboratoire du professeur. Derrière ce hangar, un talus abrupt plongeait dans l'Ondine. La rivière en

effet bordait l'extrémité de la propriété. Une barque était amarrée au milieu du courant, dans laquelle deux pêcheurs taquinaient le goujon, abrités sous de larges chapeaux de paille.

Au centre du jardin se trouvait une, tonnelle en treillis de bois à laquelle s'accrochaient des rosés et des liserons. Sous cette tonnelle, une table ronde peinte en vert portait un plat où s'étalait une appétissante tarte aux cerises.

Isabelle prit un couteau :

« En attendant que Boulotte arrive, dit-elle, je vais couper cette tarte en quatre.

— J'aime bien la tarte 'aux pommes! s'écria la grande Ficelle.

— Mais tu vois bien que ce sont des cerises!

— Ah oui! je n'avais pas fait attention... » La tarte fut habilement partagée en quatre secteurs. Isabelle proposa :

« On l'entame? J'ai une faim de loup!

— On ne va pas commencer sans Boulotte, dit Françoise. En attendant qu'elle arrive, dis-nous donc ce que fait ton oncle.

— C'est quelque chose d'extraordinaire. Il dit que ça va causer une véritable révolution. Il y travaille depuis plusieurs mois déjà. Voilà, c'est...»

Paf ! Une sorte de détonation retentit dans la maison. Isabelle poussa un cri.

« Mon Dieu! Ça vient de la cuisine. Il est arrivé quelque chose à Boulotte! »

Les trois amies quittèrent précipitamment la tonnelle pour courir vers le pavillon. Boulotte apparut sur le seuil de la porte. Son visage et ses mains étaient rouges.

« Horreur! Elle est pleine de sang!

— Ce n'est pas du sang, dit Boulotte en riant, c'est de la framboise! C'est la confiture que Marie avait essayé de fabriquer. »

Rassurées, les trois amies partagèrent l'hilarité



de Boulotte qui prenait l'aventure du bon côté en se léchant les mains avec gourmandise. « Miam! Elle est délicieuse, cette confiture!

— Qu'est-il arrivé? s'enquit Françoise.

— Ma foi, je ne sais pas très bien. J'ai mis la vanille par ici, j'ai appuyé sur ce bouton, puis sur Celui-là. Il y a eu un bourdonnement, le couvercle s'est soulevé, et, pan! la confiture m'a sauté au nez!... Dans le fond il marche très bien, cet appareil... Le tout est de savoir s'en servir. »

Après débarbouillage, Boulotte se rendit sous la tonnelle. La vue du gâteau lui arracha des exclamations d'enthousiasme.

« Une tarte aux cerises! Elle est splendide! Vous connaissez la recette? Je vais vous la donner. Il vous faut une demi-livre de farine, un œuf, un quart de beurre, deux cuillers à soupe de sucre et...

— Et Mimosa, coupa Isabelle, crois-tu qu'elle aime la tarte?

— Je pense bien ! Tiens, tu vas voir... » Oubliant sa recette de cuisine, la joufflue

plongea la main dans sa poche et en retira une petite souris blanche qu'elle posa sur la table. . « Oh! qu'elle est mignonne! dit Françoise

— J'adore les petites bêtes! s'écria la grande

Ficelle. A la campagne, j'avait un saint-bernard gentil comme tout. »

Mimosa grignota un morceau de tarte, tandis que Boulotte expliquait :

« Elle aime les tartes et toutes les sortes de gâteaux. Les choux à la crème, par exemple. Savez-vous comment on prépare les choux à la crème? Il faut faire des petites boules de pâte de la dimension d'une clémentine. Mais d'abord il faut préparer la pâte, bien sûr. On prend une casserole dans laquelle on met de l'eau, du sel, du sucre et du beurre. Comme proportions, il faut... »

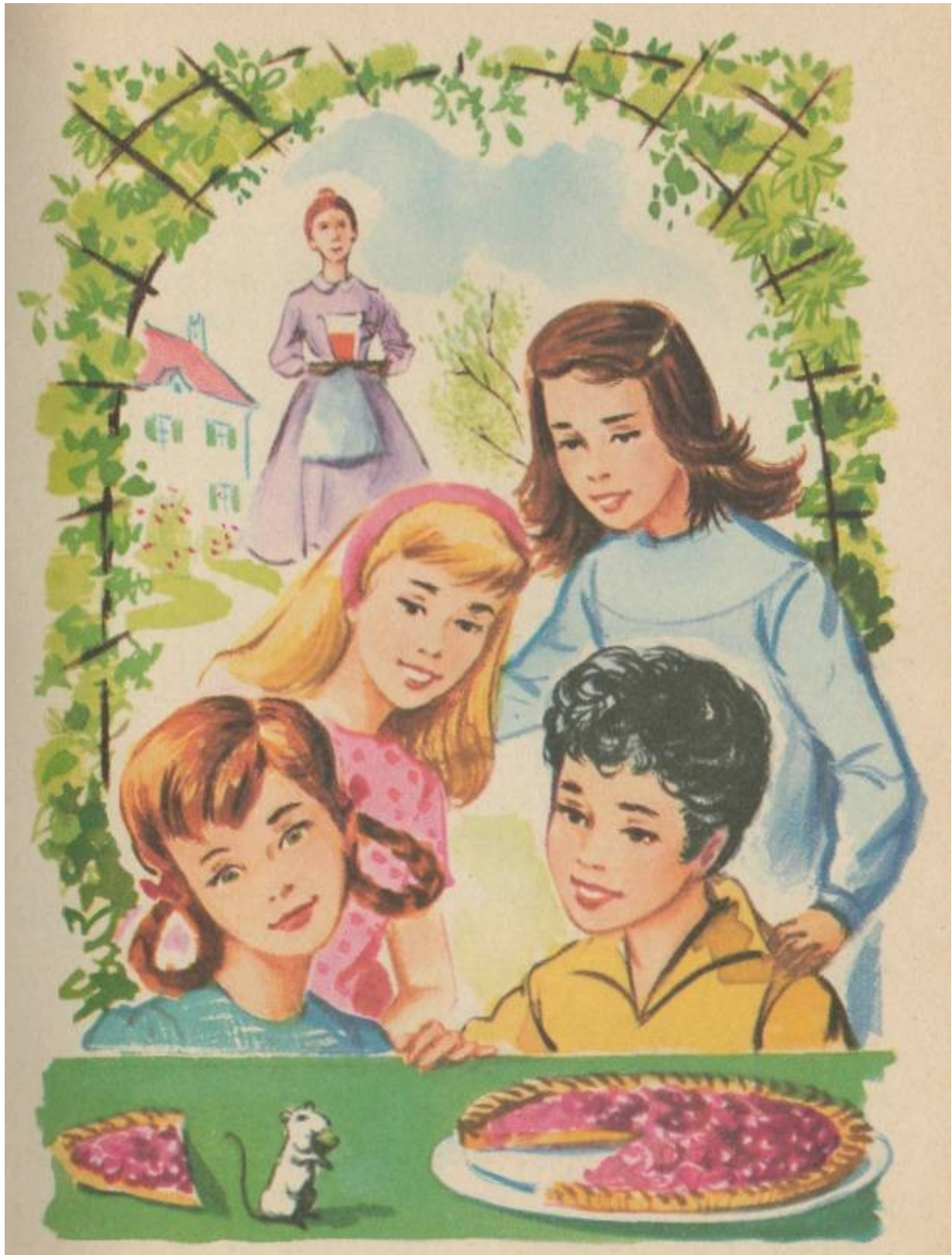
Mais la recette fut interrompue par l'arrivée de Marie qui apportait une carafe d'orangeade glacée. Elle annonça :

« La lampe verte vient de s'allumer.

- Ah! très bien, dit Isabelle, nous allons pouvoir rendre visite à mon oncle. Vous venez?

- Attendez-moi, dit Ficelle, je me donne un coup de peigne. »

Elle reposa le petit couteau à dessert qui lui avait servi à couper sa tarte, sortit d'une pochette un peigne en plastique et tenta de mettre un peu d'ordre dans les manches à balai qui lui tenaient lieu de cheveux. Puis elle mit le



Mimosa grignota un morceau de tarte

couteau dans sa poche, posa le peigne dans son assiette et courut rejoindre ses amies.

Isabelle frappa à la porte du hangar et l'ouvrit. Les jeunes filles entrèrent.

Sur le plancher de bois raboté s'entassait une incroyable quantité de boîtes, fioles, récipients, rouleaux de fil de fer, feuilles métalliques, tubes, tiges, écrous et boulons; un vaste établi était encombré d'outillage ; des tables disparaissaient sous des instruments de mesure, des ampèremètres, des appareils de radio ou des oscillographes. Dans un angle, une grande armoire à demi ouverte laissait échapper des plans. Au milieu du laboratoire, dans un espace un peu plus dégagé, s'élevait un cylindre d'environ trois mètres de haut, terminé en pointe et peint en blanc. Un homme se tenait à quatre pattes devant ce cylindre, le nez au niveau du sol, dans l'attitude du monsieur cherchant un bouton de col sous son lit.

« Bonsoir, tonton ! lança Isabelle, qu'est-ce que tu fais? »

Le savant se releva. Son crâne s'ornait d'une calvitie intellectuelle et son nez supportait un pince-nez quelque peu désuet, mais qui lui permettait d'y voir clair.

« Bonsoir, ma petite. J'étais en train de chercher un maudit écrou qui joue à cache-cache avec moi... Mais je vois que tu es venue avec des amies...

— Qui. Voici Françoise, qui est toujours première de la classe, et voilà Boulotte qui ne rêve que de casseroles et de cuisine. Cette grande-là, qui baye aux corneilles en regardant voler les mouches, c'est Ficelle.

— Mesdemoiselles, je suis très heureux de faire votre connaissance. Ma nièce m'a déjà parlé de vous et croyez bien... »

Mais Isabelle ne laissa pas son oncle finir la phrase. Elle s'écria : .

« Tonton, elles sont venues ici pour que tu leur expliques ce que tu fais en ce moment. Ta grande invention. »

Visiblement flatté, le professeur sourit en se caressant le menton.

« C'est une grande invention, en effet. La plus importante de toutes celles que j'ai faites. »

Et, d'un geste large, il désignait divers appareils accrochés aux murs ou posés sur des étagères, accompagnés de pancartes en indiquant la nature.

« Vous avez là un modèle d'extincteur perfectionné,

équipé d'une trompette. Quand on se sert de l'appareil pour éteindre le feu, on entend : « *Pin-pon!... Pin-pan!* » A côté, vous voyez une pendule de mon invention. Comme vous pouvez le constater, elle est munie de trois cadrans, ce qui permet à trois personnes de lire l'heure eu même temps. »

Françoise regarda le professeur à la dérobée, se demandant s'il n'était pas fou. Elle se rendit compte que, derrière ses lorgnons, ses yeux pétillaient de malice. Bon, le professeur n'était pas un fou, mais un humoriste.

En effet, le laboratoire était bourré d'inventions fort diverses, où le sérieux se mêlait à la plus haute fantaisie. C'est ainsi que le professeur exhiba un ouvre-boîtes à musique qui jouait *Ah! les petits pois!* et qui enthousiasma Boulotte, puis une tasse avec l'anse à gauche — pour gauchers — qui plongea la grande Ficelle dans un abîme de perplexité.

« Mais c'est une tasse ordinaire! L'anse, on peut la tourner du côté qu'on veut...

— Pas du tout! dit Potasse de l'air le plus sérieux du monde, c'est une tasse fabriquée spécialement avec l'anse à gauche.

— Ah! vous êtes sûr?

— Certainement !»

Ficelle ne pouvait détacher ses yeux de l'objet Françoise, Boulotte et Isabelle riaient sous cape. Le professeur saisit la tasse et la tendit à la grande Ficelle.

« Tenez, puisqu'elle semble vous intéresser, je vous la donne! »

Elle la prit, ravie.

« Oh! merci! monsieur le professeur, je vais la montrer à toutes mes amies. »

Cependant, Françoise s'était rapprochée du cylindre vertical qui semblait occuper la place d'honneur.

« On dirait une fusée. ».

Le professeur approuva.

« C'est, en effet, une fusée. Ma grande invention. Je ne veux pas dire par là que j'ai inventé les fusées, non. Les Chinois l'ont fait il y a des milliers d'années. Mais j'ai mis au point une fusée d'un type nouveau.

— Ah! et comment fonctionne-t-elle? » Le savant hésita en se grattant le nez.

« Hum... ce serait bien difficile à vous expliquer... Sachez seulement que j'ai adapté à cette fusée une tuyère d'un type entièrement nouveau qui en augmente la puissance d'une

manière très appréciable. Tenez, vous avez sur cette étagère un modèle de la tuyère qui se place à la partie inférieure de la grande fusée blanche.

— Et cette fusée, qu'allez-vous en faire?

— Je vais m'en servir pour faire la pluie et le beau temps, tout simplement. »

Françoise fronça ses sourcils noirs : « Je ne saisis pas très bien...

— Voilà. Vous savez qu'on a déjà fabriqué de la pluie artificielle? Du haut d'un avion, on saupoudre les nuages avec certains produits chimiques, et ces nuages se changent en pluie. Malheureusement, c'est un procédé assez coûteux. Avec ma fusée, on peut obtenir le même résultat, mais pour un prix bien moindre.

— Alors, votre fusée servira à faire tomber la pluie sur les champs?

— Je vois que vous avez parfaitement compris. Qu'en pensez-vous?

— Je pense que c'est une invention très utile. »

Le professeur sourit largement. « Je suis heureux de vous l'entendre dire. » Françoise fit le tour de la fusée et s'approcha d'une fenêtre à travers laquelle on pouvait voir

l'Ondine. Toujours assis dans leur barque, les deux pêcheurs inclinaient leurs gaules au-dessus de l'eau. Françoise les contempla pendant un moment, puis se retourna vers le professeur.

Elle demanda :

« Votre fusée est très puissante, n'est-ce pas, et peu coûteuse à fabriquer?

— En effet. Dans sa catégorie, c'est un engin bien supérieur à tout ce qui a été produit jusqu'à présent.

- Et votre intention est d'en faire un engin utile pour l'agriculture. Mais les produits destinés à faire tomber la pluie pourraient être remplacés par une bombe? Votre fusée pourrait devenir une arme redoutable?

— C'est vrai. Mais je n'ai nullement l'intention d'en faire un missile militaire. Je suis pour la paix, moi. Je ne veux pas que ma fusée devienne une machine de destruction et de mort.

- Bien, je vous approuve. »

Françoise regarda de nouveau à travers les vitres; elle parut réfléchir un moment. Elle demanda encore :

« Dites-moi, monsieur le professeur, vous a-t-on déjà fait des propositions, au sujet de cette fusée?

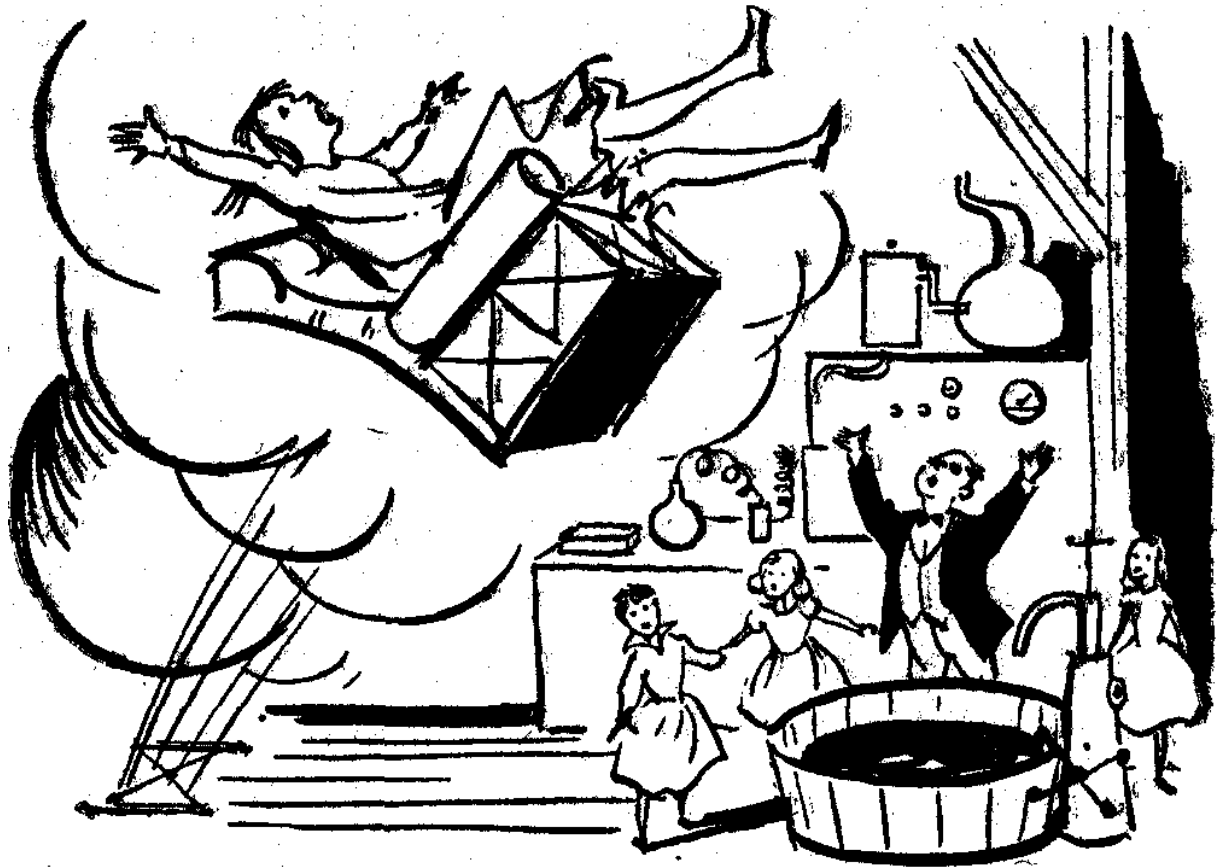
— Oui. L'état-major des forces armées de Névralgie voulait m'acheter une licence de fabrication. Mais, comme je viens de vous le dire, je veux que cette fusée n'ait que des applications pacifiques, et j'ai refusé. J'ai d'ailleurs accordé l'exclusivité de l'engin au ministère de l'Agriculture, qui a financé une partie de mes travaux. A propos d'agriculture, vous ai-je fait voir ma pompe à arroser les jardins? Tenez, elle est fixée à ce grand baquet plein d'eau. »

Pendant que le professeur Potasse faisait une démonstration d'arrosage avec l'eau du baquet, la grande Ficelle, qui bâillait dans un coin en regardant le plafond, s'avisa qu'elle serait aussi bien assise pour attendre la fin de la visite. Apercevant un fauteuil métallique qui paraissait confortable, elle y prit place, allongea les jambes, puis posa les bras sur les accoudoirs. Un petit bouton noir se trouvait à l'extrémité de l'accoudoir de droite. Machinalement, elle appuya dessus...

« Voyez-vous, mesdemoiselles, la pompe aspire l'eau du baquet...

— RANG! »

Les trois, jeunes filles et le professeur se retournèrent. Un spectacle stupéfiant leur



apparut : dans un nuage de fumée bleue, la grande Ficelle s'élevait dans les airs, assise dans le fauteuil! Le professeur hurla :

« Mon siège éjectable pour avion à réaction! »

Le fauteuil décrivit une courbe à travers le hangar, tandis que sa passagère involontaire poussait des cris déchirants, et retomba en plein dans le baquet d'eau qui se vida de son contenu en douchant copieusement les spectateurs!

Le professeur se précipita pour retirer Ficelle de l'eau. Il demanda, très anxieux :

« Vous ne vous êtes pas fait mal?

— Heu... non.

— Ah! tant mieux! Je suis ravi... » Isabelle se mit à pleurnicher :

« Hiii! Nous sommes toutes trempées et tu es ravi! »

Le savant s'écria :

« Mais oui! Songe que je n'avais pas encore essayé ce fauteuil! Et il marche! Il fonctionne! C'est merveilleux!

- Eh bien, si c'est merveilleux d'avoir pris une douche froide!

— Mais oui! Ah! que je suis content! »

Le petit groupe présentait l'aspect d'un troupeau de canards sortant du bain.

« Tonton, nous allons nous enrhummer!

— Pas du tout, ma chère Isabelle, nous allons nous sécher en quelques instants dans le séchoir à linge de mon invention. Attendez une seconde. »

Il s'approcha d'un interphone fixé à la cloison, mit le contact. A l'autre bout de la ligne se produisit un bourdonnement, puis on entendit la voix de Marie qui disait « Allô?

- Allô, Marie? Y a-t-il du linge dans le séchoir, en ce moment? Non? Très bien, alors mettez-le en route tout de suite, à pleine puissance! »

Il se tourna vers les jeunes filles en souriant : « Nous serons parfaitement secs dans cinq minutes. Si vous voulez bien me suivre... »

Ils quittèrent le hangar, traversèrent le jardin, tandis que Boulotte sortait Mimosa de sa poche pour vérifier si elle n'était pas mouillée, et que Ficelle racontait son vol plané :

« J'ai eu une peur terrible, vous savez! Je me suis demandé ce qui m'arrivait... Lorsque je me suis trouvée dans l'air, tout près des poutres du toit, j'ai cru que je n'allais jamais redescendre!

— C'eût été méconnaître les lois de la pesanteur, dit Potasse.

— Et quand je suis retombée dans le baquet d'eau, j'ai cru que j'allais rester au fond!

— C'eût été ignorer le principe d'Archimède. »

La porte du pavillon s'ouvrit, et l'on vit apparaître Marie qui leva les bras au ciel en voyant cet escadron aquatique.

« Mais qu'est-il arrivé? Je parie que c'est encore une de vos inventions!

— Presque, ma bonne Marie, presque !» Les « mouillés » entrèrent dans le sous-sol et s'engouffrèrent dans une sorte de cagibi dont

les parois ressemblaient à des persiennes. Le professeur referma la porte et expliqua :

« A travers ces parois à claire-voie circule un courant d'air chaud parfaitement sec qui fait évaporer l'eau très rapidement.

— On se croirait dans une étuve », remarqua la grosse Boulotte en sortant son mouchoir pour s'éponger le front.

« Dis, tonton, demanda Isabelle, on en a pour longtemps ?

- Non, nous serons secs dans quelques secondes. »

Françoise tortillait une de ses boucles brunes. Ficelle voulut se peigner. Elle tira de sa poche le couteau à dessert et s'en ratissa consciencieusement les cheveux.

« Mademoiselle, lui demanda le professeur Potasse, savez-vous avec quoi vous êtes en train de vous peigner? »

Tous les regards se tournèrent vers la grande fille qui contempla le couteau d'un œil rond. Le cagibi s'emplit de rires.

« Oh! que je suis distraite!... Mais, alors, qu'est devenu mon peigne?

- Je suppose, dit Françoise, que tu t'en es servie pour couper ton gâteau.

— Horrible détail! s'écria Isabelle, on lira ça demain dans le journal : « Parce qu'elle avait « coupé une tarte avec son peigne, elle tombe « d'un siège éjectable et prend un bain dans un « baquet. »

En quelques instants les vêtements se trouvèrent secs et le cagibi fut évacué.

« Et maintenant, dit Isabelle, je vais vous faire voir les coupures de journaux qui parlent de Fantômette.

— Il est déjà bien tard, observa Françoise en consultant sa montre.

— C'est vrai, dit Ficelle, on a des tas de devoirs à faire, et moi en plus j'ai des punitions à copier.

— Bon, alors voulez-vous que nous les regardions demain, dès la sortie de l'école?

— C'est entendu. »

Les trois visiteuses allaient prendre congé du professeur et de sa nièce, quand la grande Ficelle manifesta son intention de récupérer, son peigne. Françoise l'accompagna sous la tonnelle.

« Ah ! dit Ficelle, tu avais raison ; j'avais oublié le peigne dans mon assiette! Que je suis étourdie!... Mais qu'est-ce que tu regardes? Les pêcheurs?

— Oui,

— Quelle patience ils ont! Rester des heures et des heures immobiles à attendre que le poisson morde... moi, je ne pourrais pas ! Et toi?

— Je ne sais pas. »

Elles regagnèrent le pavillon. Le professeur raccompagna ses jeunes hôtes jusqu'au portail d'entrée et leur recommanda :

« Ne manquez pas de revenir demain. Je procéderai à de nouveaux essais du siège éjectable, et si mademoiselle Ficelle veut continuer l'expérimentation qu'elle a si bien commencée, elle en aura tout le loisir. »

Il appuya cette déclaration d'un clignement d'œil vers les amies de Ficelle. Mais celle-ci crut que l'offre était sérieuse et elle bredouilla précipitamment :

« Heu... vous êtes bien bon, monsieur le professeur, mais, si vous voulez bien, j'aimerais autant que ce soit quelqu'un d'autre qui s'asseye sur votre fauteuil à réaction...

— Vraiment, vous ne voulez pas continuer les essais?

— Non, non., je vous remercie!

— Bon, alors je n'insiste pas. Mais si vous changiez d'avis, le siège est à votre disposition.

Les trois jeunes filles remercièrent et prirent congé du professeur et d'Isabelle.

« Tu aurais dû accepter l'offre du professeur, dit Françoise.

- Hein? Je te remercie! J'ai failli me rompre le cou et me noyer! J'en ai assez, de l'aviation! S'il faut absolument que je fasse du sport, j'aime encore mieux la pêche à la ligne !

- Bah, tu ne saurais pas pêcher.

— Moi, je ne saurais pas? » Françoise secoua la tête et demanda :

« Tiens, sais-tu seulement de quoi se compose une canne à pêche?

- Evidemment, je le sais. Ça se compose d'une gaule, c'est-à-dire d'un bâton en bambou et d'une ligne, c'est-à-dire d'un bout de fil. Na, tu es contente?

- Très bien. Et s'il n'y a pas de fil?

- Pas de fil?

- Oui. »

Boulotte cessa de renifler une noix de muscade qu'elle avait tirée de sa poche et intervint dans la discussion :

« S'il n'y a pas de ligne, on ne peut pas attraper de poisson. A quoi accrocherait-on

l'hameçon et les plombs? Mais pourquoi poses-tu toutes ces questions?

— Eh bien, je me demandais s'il était possible de pêcher avec seulement une gaule en bambou. »

La grande Ficelle réfléchit deux secondes, puis elle déclara d'un ton très sûr :

« Ça doit être possible. En tapant sur la tête des poissons. Mais pourquoi veux-tu savoir ça?

— Parce que les deux pêcheurs qui sont en ce moment sur l'Ondine ont des cannes à pêche *dépourvues de lignes...* »





CHAPITRE III

Fantômette en action

LA NUIT était tombée.

Fantômette agrafa sa cape noire avec une broche d'or en forme de F, ajusta son masque et gonfla d'air ses poumons. D'un bond, elle grimpa sur la clôture qui bordait la villa Isabelle. Elle jeta un coup d'œil à droite, à gauche. Personne. Elle sauta légèrement à terre et

s'avança, contournant le pavillon avec le silence d'une panthère. Son regard se porta sur la façade arrière. Au premier étage, une fenêtre était éclairée. Derrière un rideau se détachait la silhouette du professeur, assis à sa table de travail. Sans doute devait-il faire des calculs ou dessiner des plans.

Fantômette traversa le jardin en évitant de marcher sur les allées couvertes de graviers. Elle sautait d'un rang de légumes à un autre, sur la pointe des pieds, avec la grâce d'une ballerine. Il ne lui fallut que quelques secondes pour atteindre le laboratoire. Elle vérifia que la porte était bien fermée par un cadenas, puis tourna autour du bâtiment. Elle se plaqua contre la paroi de tôle ondulée, dissimulée dans la zone d'ombre d'un grand chêne. Puis elle attendit

Par instants, le large croissant de la lune se cachait derrière un nuage. La nuit devenait alors plus noire. Les nuages se déplaçaient en altitude, mais il n'y avait au niveau du sol aucun souffle de vent. Quelque part, caché dans les herbes ou les joncs d'une rive de l'Ondine, un grillon grésillait avec un bruit de mécanique mal graissée. La surface de la rivière était lisse, à peine troublée de temps en temps par

une bulle de gaz ou la queue d'un poisson atteint d'insomnie. Fantômette consulta sa montre au cadran phosphorescent.

« Il est presque minuit. J'espère ne pas m'être trompée... »

La fenêtre du pavillon venait de s'éteindre : le professeur Potasse s'était mis au lit.

Le regard de la jeune aventurière se fixa soudain vers un point du jardin. Dans l'obscurité, quelque chose avait bougé. Une personne quelconque n'aurait rien décelé, mais la vue perçante de Fantômette lui permettait de voir, la nuit, presque aussi bien qu'en plein jour. Il y eut un léger craquement de brindille piétinée, et une forme noire se glissa derrière un arbre.

Fantômette abaissa la main vers le manche d'un fin poignard qu'elle portait à la ceinture, mais n'acheva pas son geste. L'ombre mystérieuse s'était détachée de l'arbre. Un sourire se dessina sous le masque de l'aventurière.

« Un chat! Voilà un adversaire bien inoffensif... »

L'animal avait flairé une présence humaine. Il s'avança lentement vers le laboratoire, hésitant, levant haut les pattes. Il aperçut alors la jeune fille et s'immobilisa, écarquillant ses yeux

ronds et noirs. Il sembla réfléchir un moment, puis il s'enhardit et s'approcha. Fantômette se baissa, tendit la main vers lui et murmura : «Minet, minet! » Le chat se rapprocha encore et se laissa caresser en arquant le dos. Il exprima sa satisfaction selon la mode en usage chez les chats : en ronronnant.

« Tu as bien fait de venir, mon gros! Comme cela, tu me tiendras compagnie en attendant que se produise certain événement que je prévois. Et toi, que faisais-tu dans ce jardin, à cette heure tardive? Tu te promenais? Bien sûr, les chats aiment les promenades nocturnes. Et d'ailleurs... »

Fantômette interrompit son petit discours et tourna la tête vers la rivière. Elle venait de percevoir un léger clapotis. Là-bas, sur l'autre rive, deux silhouettes prenaient place dans une barque. Quelques secondes après, les rames plongèrent dans l'eau et l'embarcation commença de traverser.

« Bien. Je ne m'étais pas trompée. »

Elle se releva lentement et revint dans la partie du jardin qui était masquée par le laboratoire. Elle souleva une échelle de bois qui gisait le long d'un rang de framboisiers et revint

au pied du chêne contre lequel elle la dressa. Un coup d'œil sur la rivière. La barque se rapprochait, mais les deux hommes ne pouvaient pas voir Fantômette, car le tronc la cachait et, de plus, la lune disparaissait derrière un épais nuage.

En clin d'œil elle escalada les barreaux et atteignit les premières branches basses. L'une d'elles, fort épaisse, s'allongeait au-dessus du hangar; ses rameaux frôlaient presque le toit. Fantômette s'y installa à califourchon et attendit.

Propulsée à grands coups de rames silencieux, l'embarcation se rapprochait rapidement. L'homme qui était à l'avant sortit les rames de l'eau et laissa la barque filer sur son erre. Le nez buta mollement contre le talus de la berge. L'inconnu sauta à terre en produisant un léger tintement métallique et déposa une pierre qu'une corde reliait au bateau. Son compagnon débarqua aussitôt, et les deux hommes se dirigèrent vers l'entrée du laboratoire. Fantômette se demandait quel objet avait produit le bruit de métal quand le jet de lumière d'une lampe de poche la renseigna : l'un des hommes tenait en main un gros trousseau de clefs. Il s'escrima

pendant un moment contre le cadenas qui fermait la porte, puis réussit à l'ouvrir. Les deux hommes entrèrent.

Fantômette rampa le long de la branche se laissa glisser sur la toiture et s'approcha d'un, vasistas qui servait à éclairer le laboratoire pendant le jour. Il était entrouvert, et elle put saisir les paroles des deux visiteurs nocturnes.

« C'est de quel côté, Bébert?

— Je ne sais pas. »

L'homme qui avait interrogé avait un fort accent étranger. Le faisceau de la lampe électrique balaya l'intérieur du laboratoire, se posant sur la fusée, puis sur le fauteuil éjectable, le baquet, les établis. L'homme à l'accent étranger grommela :

« Quel fouillis! On ne sait pas où poser les pieds! Je me demande où il a bien pu mettre les plans?

— Dis donc, Kafar, ils sont peut-être dans le pavillon?

— Attends... Tiens, là... cette armoire ! »

Les inconnus s'approchèrent du meuble dont la porte entrouverte laissait voir des dossiers, des piles de papiers.

Kafar, qui paraissait le chef, saisit une Masse de documents sur laquelle il braqua sa lampe.

« *Plan de l'extincteur* ce n'est pas ça. »

Il passa en revue différents dossiers : *Plan de ta pompe à eau, Siège éjectable, Hélicoptère à vapeur, Patinette-tondeuse-à-gazon*. Un titre le plongea dans la perplexité : *Pressomoulivapomixer*.

« Diable ! qu'est-ce que c'est ? »

— Fais voir... »

Le complice Bébert examina les plans, chercha à comprendre, puis haussa les épaules.

« Après tout, c'est ce que ça voudra ! Ce qui nous intéresse, c'est la tuyère. »

Allongée à plat ventre sur le toit, Fantômette regardait vers le bas, à travers le vasistas, sans perdre un seul geste des deux hommes. Ils continuèrent leurs recherches pendant un moment, déroulant des plans, examinant les étiquettes collées sur chaque chemise, ouvrant les dossiers un par un. Soudain, Bébert poussa un cri :

« Aaah ! Kafar, tu as entendu ce bruit ? »

L'étranger se retourna :

« Oui, un bruit qui vient de là... Il y a quelqu'un au fond du laboratoire... » , !

Fantômette le vit sortir un revolver de sa

poche et s'avancer avec précaution à travers l'encombrement, puis explorer les lieux avec sa lampe.

« Haut les mains! »

Pas de réponse.

« Haut les mains ou je tire! »

Bébert hocha la tête :

« Il n'y a personne. Et pourtant, j'ai entendu le bruit de quelque chose qu'on remue... Tiens, ça recommence! »

Le bruit se produisait de nouveau, en effet. Fantômette entendit Kafar qui éclatait de rire.

« Ha, ha! C'est un chat! C'est un quadrupède à moustaches! »

Le complice soupira d'aise.

« Bon, tant mieux ! J'aime autant ça. »

Il se remit à éplucher les dossiers et quelques instants plus tard annonça :

« Ça y est, j'ai mis la main dessus ! Regarde : *Plans de la tuyère*. Théorie, calculs, essais.

— Parfait! Je le prends. Nous n'avons plus qu'à faire demi-tour. »

Ils remirent rapidement les papiers en place, sortirent du hangar et refermèrent la porte. Bébert demanda :

« On boucle le cadenas?

— Oui. Inutile qu'on s'aperçoive que *nous* sommes venus ici. C'est fait?

— Oui, je... Aaah! »

Il n'acheva pas. Une masse noire tombant du ciel venait de s'abattre sur son dos. Il roula sur l'herbe, à demi étourdi.

« Pétard! » s'écria Kafar en ressortant son revolver.

Il le braqua sur la forme noire qui se relevait d'un "bond. Il eut la vision de deux yeux brillants cachés derrière un masque et entrevit l'éclair jaune d'une agrafe en forme de F. Au même instant, un poing jailli de nulle part lui emboutissait le menton en l'envoyant basculer par-dessus son complice, les quatre fers en l'air. Le dossier et le revolver voltigèrent sur le sol. Fantômette ramassa l'arme qu'elle mit dans une petite poche, cala le dossier sous son bras, caressa la tête du chat qui venait de sortir du hangar, et s'éloigna d'un pas tranquille en direction de la barque. Elle souleva la pierre, la déposa dans le bateau où elle s'installa. Près elle plongea les rames dans l'eau.

Cependant les deux hommes se relevaient en se frottant les côtes.

« Que s'est-il passé?

— Ah! le brigand! Il m'a volé les plans! Ou est mon revolver? Cours-lui après!

— Après le revolver?

— Mais non, après notre agresseur! »

Le complice courut vers la rive, mais revint aussitôt en levant les bras au ciel :

« Il vient de se sauver avec notre barque!

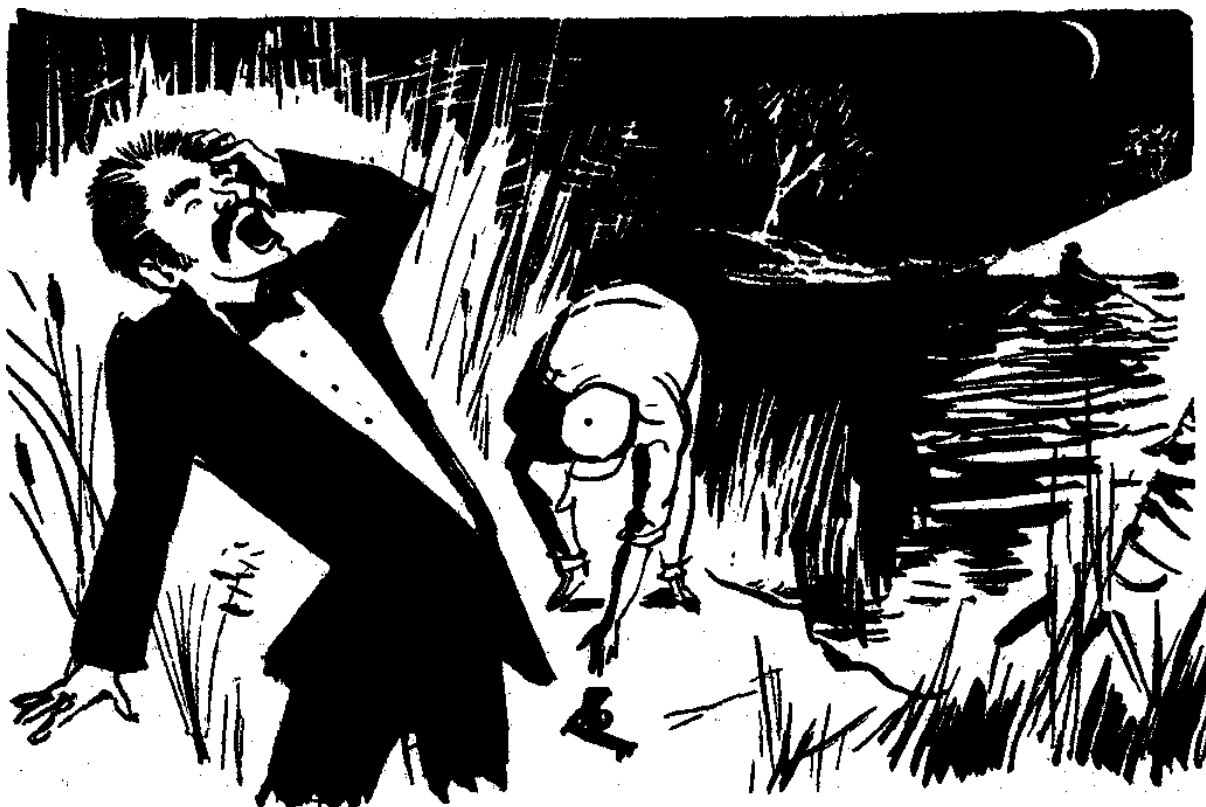
— Quoi? Ah! c'est un comble! »

Les deux hommes s'approchèrent du talus qui bordait la rivière. A quinze ou vingt mètres de là, la barque voguait en s'éloignant. L'étranger alluma sa lampe, la dirigea vers l'embarcation. Il vit Fantômette agiter la main en faisant un « Houhou ! » amical.

« Ce n'est pas un homme, observa le complice, on dirait plutôt une fille...

— Eh bien, fille ou pas, elle va recevoir une petite leçon! Tiens-moi la lampe, vite! »

Il se pencha, ramassa une pierre aux arêtes aiguës qui avait la grosseur d'une pomme, balança le bras et la jeta en direction de la barque. Une seconde de silence, puis on entendit un plouf! suivi d'un rire ironique. Trois secondes plus tard, l'étranger poussa un hurlement : un objet dur venait de le frapper en plein front.



Le complice ramassa l'objet en question.

« Tiens... c'est ton revolver qu'elle te réexpédie...

— Ah ! la brute ! Elle va me payer ça ! »

Tout en se frottant le front de la main gauche, il prit l'arme de la main droite, allongea le bras à l'horizontale, visa soigneusement. La barque était au milieu de l'Ondine, à égale distance des deux rives. La lune, un instant cachée par un nuage, brillait de nouveau. La fugitive offrait une cible magnifique. L'homme appuya sur la détente.

On entendit un léger déclic.

« Pétard! Ah! la coquine, elle a enlevé les cartouches! »

Le complice hocha la tête tristement, « Ce n'est pas la peine d'insister. Pour ce soir, c'est raté !

— Oui, rentrons. L'ennuyeux, c'est que nous n'avons plus de barque. Il va falloir faire le tour par la ville. »

Ils traversèrent le jardin en piétinant abondamment les plates-bandes, atteignirent le devant du pavillon et sortirent en escaladant la clôture. Ils se dirigèrent vers le centre de Framboisy, passèrent le pont et revinrent, en longeant la rive, vers l'endroit où ils avaient embarqué. Le bateau était là, amarré. Aucune trace de leur mystérieuse adversaire.

« Evidemment, grommela Kafar, elle ne nous a pas attendus! Allez, on s'en va... »

Ils s'approchèrent d'une longue Mercedes noire qu'ils avaient garée sur le bas-côté de la route, feux éteints. Bébert s'apprêtait à monter lorsqu'il s'aperçut qu'un pneu était à plat. Il poussa un juron.

« Qu'y a-t-il? demanda Kafar.

— Regarde : le pneu avant est crevé. » Kafar braqua sa lampe sur la roue qu'il exa-

mina de près. Il se' baissa, ramassa un petit objet métallique.

« C'est le bouchon de la valve. Le pneu n'est pas crevé, il a été dégonflé. »

Saisi soudain par une idée, il dirigea la lumière vers l'arrière.

« Pétardi »

Il fit le tour de la voiture en courant et lança deux nouvelles exclamations : *les quatre pneus étaient dégonflés.*

« Mille diables! C'est un mauvais tour de cette petite peste! Si je l'attrape, je la ferai rôtir toute crue!

-Et à cette heure-ci les garagistes sont fermés... Il va falloir regonfler à coups de pompe! »

Il prit la pompe dans le coffre à outils et entreprit le gonflage. Au bout de cinq minutes, son complice le relaya. Puis ils passèrent au second pneu, au troisième et au quatrième. Il leur fallut près d'une demi-heure d'efforts pour achever leur travail. Ils remontèrent finalement dans la voiture et s'abattirent sur les sièges, exténués.

Kafar remarqua alors une carte de visite coincée dans le volant; il la lut et poussa un

rugissement de rage. Elle portait ces mots :

FANTOMETTE

adresse aux deux Gros Vilains ses salutations distinguées. Elle leur recommande, pour la prochaine fois où ils feront semblant de pêcher afin de surveiller le laboratoire, d'accrocher des lignes à leurs gaules.

D'autre part, elle est heureuse d'avoir pu leur offrir l'occasion de développer leurs muscles en donnant quelques coups de pompe aux pneus qui en avaient bien besoin. Ce petit exercice les consolera certainement d'avoir perdu les plans de la fusée.





CHAPITRE IV

La disparition des plans

LA GROSSE Boulotte vérifia que Mlle Bigoudi - était occupée à écrire au tableau, souleva son pupitre et en sortit un livre volumineux, recouvert de papier bleu. Elle le feuilleta fébrilement jusqu'à la page 73, puis elle prit son cahier de français, l'ouvrit à la dernière page et commença de recopier le texte du livre :

« Hacher finement un brin de persil, trois gousses d'ail et une échalote. Faire bouillir dans une demi-casserole d'eau six pommes de terre nouvelles, deux carottes et un navet. Après dix minutes d'ébullition, ajouter une branche de thym...»

Isabelle lui donna un coup de coude en appelant à mi-voix. « Hé, Boulotte!

- Quoi?
- Tu ne sais pas la nouvelle?
- Non?
- Dans le journal, ce matin...
- Eh bien, on parle de Fantômette?
- Non, justement! On n'en parle pas. Tu ne trouves pas cela extraordinaire?

— Pourquoi voudrais-tu qu'on en parle tous les jours?

- Parce qu'elle ne reste jamais sans rien faire. D'ailleurs...

- Chut! »

Mlle Bigoudi venait de se retourner.

« Vous voyez donc, mesdemoiselles, grâce au schéma que je viens de tracer, que le Bassin Parisien est formé de couches calcaires super-

posées. Comment cette formation géologique s'est-elle produite? Vous vous le demandez? »

« Ah oui! pensa la grande Ficelle, j'ai autre chose à faire que de me demander comment le Bassin Parisien a été fabriqué! J'aimerais bien mieux savoir pourquoi les mouches se promènent au plafond la tête en bas. Peut-être qu'elles ont de la colle au bout des pattes?... Et pourquoi tournent-elles en rond toute la journée? Il doit y avoir une raison. »

« ... on appelle donc *sédimentation* le mode de formation du Bassin Parisien. Mais vous aimeriez savoir s'il- existe d'autres genres de formation géologique? »

« Pas du tout, pensa Ficelle. Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi les mouches volent en rond. Et pourquoi les vaches balancent la queue. Voilà le genre de chose que je voudrais bien qu'on m'explique. Je vais demander à Françoise. Elle sait tout, elle. »

La grande Ficelle ouvrit son cahier en paravent, plongea la tête dedans et interpella sa voisine de banc. « Hé! Françoise!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Sais-tu pourquoi les vaches balancent la queue?

— Non. »

Ficelle parut très surprise.

« Comment, tu ne sais pas?

— Non. Et toi, tu le sais?

— Non. Je te le demandais parce que tu sais toujours tout.

— Ah! bon.

— Alors, tu ne sais pas pourquoi les vaches balancent la queue?

— Non, mais je suppose que c'est pour chasser les mouches.

— Ah! »

Cette explication illumina le cerveau de Ficelle. Il lui parut soudain évident que les vaches se servaient de leur queue comme d'un chasse-mouches. Constatant que Françoise semblait compétente en matière de mouches, Ficelle demanda :

«

« Dis donc, Françoise...

— Quoi?

— Les mouches, pourquoi volent-elles en rond? »

La jeune personne brune fronça un instant les sourcils, puis répondit avec le plus grand sérieux :

« Elles tournent en rond parce que, si elles

allaient en ligne droite, elles finiraient par se cogner contre les murs.

— Ah!»

Ravie de l'explication, la grande Ficelle leva le nez vers une escadrille de mouches qui voletaient dans l'espace aérien de la classe.

« ... un relief volcanique est donc très accentué. En revanche, un bassin sédimentaire est très plat. Mademoiselle Ficelle, voulez-vous répéter ce que je viens de dire? »

« Les mouches, pensa Ficelle, ont bien de la chance. Elles n'ont pas besoin d'apprendre leurs leçons, ni de faire des devoirs. Et on ne les met pas en retenue le jeudi. »

« Mademoiselle Ficelle! »

La grande fille ouvrit des yeux étonnés. L'institutrice-demanda sèchement :

« Qu'étais-je en train de dire?

— Heu... vous parliez... des mouches... »

Eclat de rire général dans la classe. Ficelle essaya de se rattraper :

« Heu... non, ce n'est pas ça. Vous parliez de...»

Elle baissa le nez vers le cahier qui était sur sa table. C'était un cahier de calcul.

« Vous parliez... d'arithmétique.

— Plaît-il? »

Il y eut un instant de silence orageux. Ficelle pensa :

« Ça y est, elle va descendre de son perchoir. C'est mauvais signe. »

Effectivement, Mlle Bigoudi descendit de l'estrade, s'approcha de la table derrière laquelle la grande fille se tenait droite comme un piquet, l'air penaud, et saisit le cahier dont elle examina la couverture.

« Cahier de calcul! C'est sur votre cahier de calcul que vous copiez la leçon de sciences naturelles? »

L'air complètement affolé, la grande Ficelle bredouillait des mots sans suite. L'institutrice laissa tomber le cahier sur la table et exigea :

« Montrez-moi immédiatement votre cahier de sciences naturelles !»

Ficelle se plia en deux, plongea vers son cartable et entreprit une fouille fébrile. Bras croisés, l'œil sévère, Mlle Bigoudi la regardait opérer.

Au bout d'un moment, la grande Ficelle avoua d'un air piteux :

« Je... je ne le trouve pas. J'ai dû l'oublier à la maison.

— C'est très bien! »

Quand la maîtresse prononçait cette phrase, cela voulait dire que c'était très mal. Elle prit dans son bureau un carnet où les punitions étaient soigneusement consignées et nota :

« Mademoiselle Ficelle, vous me copierez pour demain le verbe « Ne pas oublier d'apporter son cahier de sciences naturelles ». Au fait, vous avez déjà une punition à me présenter. Vous deviez copier trois fois la leçon d'histoire sur Louis XIV. C'est fait?

— Oh! oui, mademoiselle.

— Vous ne l'avez pas oubliée, au moins?

— Oh! non, mademoiselle.

— Bien, apportez-moi cela. »

Ficelle fouilla de nouveau dans son cartable et sortit son cahier de musique où se trouvait la punition en question. Elle apporta les feuilles jusqu'au bureau de Mlle Bigoudi.

« La leçon est copiée trois fois?

— Oh! oui, mademoiselle. » L'institutrice examina la première feuille, puis la tourna. Un rectangle de papier bleu marine apparut.

« Qu'est-ce que c'est? »

Ficelle se sentit devenir rouge comme une

tomate. La maîtresse enleva la feuille bleue. En dessous se trouvait une feuille blanche sur laquelle était reproduite, par décalque, la leçon d'histoire, puis un autre papier carbone et le troisième exemplaire de la leçon.

L'institutrice fronça les sourcils et demanda sévèrement :

« Mademoiselle; me croyez-vous naïve au point de ne pas pouvoir reconnaître un texte décalqué? A dix mètres on se rendrait compte que votre leçon n'est pas écrite à l'encre! Vous ne manquez pas d'audace! Vous envisagez peut-être de faire faire vos punitions chez un imprimeur? »

Ficelle se tortillait sur place, image vivante de la confusion.

« Décidément, reprit Mlle Bigoudi, vous êtes une élève désespérante, et je me demande quelles sanctions il faudra inventer pour vous ramener dans le droit chemin! En attendant, vous allez copier cette leçon d'histoire, je dis bien *copier*, et non décalquer. Non pas trois fois, mais cinq fois. J'espère que cela vous fera réfléchir un peu plus. Retournez à votre banc! »

Avec un air profondément morose, Ficelle

regagna sa place sous l'œil ironique de ses camarades. Françoise avait grand-peine à retenir son sérieux. Elle murmura :

« Ton idée aurait été mirifique si tu n'avais pas oublié d'enlever le papier carbone. »

Ficelle haussa les épaules et se renferma dans un silence boudeur.

Après cet incident, la classe se poursuivit dans le calme. La grosse Boulotte, qui venait de transposer sur son cahier la recette de l'entremets Pompadour à la toulousaine, rangea son livre de cuisine. Puis elle émietta une demi-biscotte dans une poche où se trouvait la souris. Isabelle se pencha et dit :

« Elle est amusante. Elle mange les miettes.

— Oui, c'est son heure de goûter...

— A propos de goûter, vous venez chez moi, après la classe?

— Moi, je veux bien. Françoise et Ficelle sont d'accord?

— Attends. Je vais leur faire passer un message en code secret. »

Isabelle déchira une feuille de son cahier de textes et écrivit en tirant la langue : « Vœux-Nez-Goutte-Thé-Allah-Ville-A-2-Monocle. »

Boulotte examina le message avec attention.

Deux rides barrant son front témoignèrent de l'intensité de son travail intellectuel.

« Voyons... Ça veut dire : « Venez goûter à la « villa de... » Qu'est-ce que c'est, ce monocle? Qu'est-ce qu'il vient faire là?

— Ce n'est pas monocle, c'est « mon oncle ». J'ai pris le mot le plus rapprochant.

— Ah bon! Et ce papier, qu'est-ce qu'on en fait?

— Fais-le passer à Françoise. » Soigneusement plié en huit, le document circula de banc en banc grâce à la formule magique « Passe à ta voisine ». Il fut finalement communiqué à Françoise Dupont. Elle en prit connaissance, sourit et inscrivit quelque chose sur le papier qu'elle fit de nouveau circuler en direction des expéditrices. Isabelle le déplia nerveusement. Françoise n'avait écrit que deux lettres : G a.

« Je ne comprends pas, dit Isabelle. Tu vois ce que ça veut dire, toi? »

Boulotte regarda la réponse, puis avoua son ignorance.

« Non, je ne vois pas ce qu'elle a voulu dire:

— Attends, on va le lui demander. »

Elle rédigea aussitôt un second message : «Caisse-Queue-Tu-Amarre-Quai? »

La réponse revint au bout de quelques minutes, avec l'explication : « G, grand, a, petit. » Pour les ignorants : « J'ai grand appétit. » Isabelle allait s'extasier sur l'imagination de Françoise, quand retentit la sonnerie annonçant la fin de la classe.

« Ouf! pensa la grande Ficelle, ce n'est pas trop tôt. Je commençais à avoir une indigestion de volcans, de couches stratifiées et de plissements hercyniens !»

Les quatre amies se retrouvèrent à la sortie. Pendant tout le trajet, la grande Ficelle se répandit en lamentations, tapements de pied, imprécations et malédictions. Elle forma mille projets de vengeance dont la victime devait être Mlle Bigoudi. Mais en passant sur le pont Bidule, la vue d'un petit yacht blanc à moteur qui descendait le courant, changea complètement le cours de ses idées. Elle s'accouda au parapet, le menton appuyé sur la paume de ses mains et laissa son regard errer dans le sillage du bateau.

« Ce que ça me plairait, d'aller faire une croisière en mer!

Je m'assoierais sur le bord du pont en laissant mes pieds tremper dans l'eau. Je mettrais un grand chapeau de paille rouge, un short jaune, un sweater mauve. J'aurais des lunettes en plastique noir pour regarder les mouettes blanches... J'aurais un équipage composé uniquement de vieux pirates, avec des grandes barbes et des tatouages... ce serait ravissant L. »

« Tu viens, Ficelle?

— Oui, je vous suis... » « Ah! la Méditerranée!... les vagues, l'écume... le ciel bleu... la mer verte... Ah! vivement les vacances!... On n'a pas de devoirs à faire... On peut se balader sur la plage, ou pêcher des crabes dans les rochers, ou prendre des bains de soleil...»

Cependant, les trois amies poursuivaient leur chemin.

« Vous allez voir, expliquait Isabelle, l'album que je suis en train de faire. J'ai pris un grand cahier de papier blanc, avec une belle couverture rouge et une étiquette marquée Fantômette. Et dedans je colle toutes les coupures de journaux où l'on parle d'elle. C'est passionnant, Vous savez!

— Tiens, dit Boulotte, moi je fais à peu près

la même chose, mais avec des recettes de cuisine. Seulement, je me sers de mon cahier de textes.

- Et si Mlle Bigoudi s'en aperçoit?

- Bah, pourquoi s'en apercevrait-elle? Elle regarde tous les cahiers, sauf celui-là. J'ai déjà copié vingt-cinq recettes, tu sais? Tiens, hier j'ai copié la manière de préparer les aubergines à la sévillane. Vous savez comment on s'y prend? On les coupe en longueur en quatre ou cinq tranches, on les met dans une poêle avec de l'huile d'olive et on les fait cuire. Ensuite on prend deux ou trois grosses tomates que l'on pèle, et puis...

- Où est donc la grande Ficelle? » coupa Françoise.

Les deux autres se retournèrent.

« Tiens, elle n'est pas là? Elle a dû rester en arrière... »

Elles revinrent sur leurs pas jusqu'au pont Bidule où elles retrouvèrent la grande Ficelle toujours accoudée, contemplant l'eau rêveusement. Françoise lui toucha l'épaule. L'autre sursauta.

« Eh bien, que fais-tu là? Encore dans la lune?

— Heu... non, je pensais aux vacances...

- Ah! évidemment c'est plus intéressant que les stratifications du Bassin Parisien. Allons, dépêchons-nous ! Tu sais que tu dois copier pour demain le verbe « Ne pas oublier d'apporter son « cahier de sciences naturelles » ?

— Ah! là! là! Ne me parle pas de ça, tu me rends malade! »

Et la grande fille se lança dans de nouvelles imprécations à l'adresse de Mlle Bigoudi. Quelques minutes plus tard, les quatre amies entrèrent dans le pavillon du professeur Potasse.

« Venez dans ma chambre, dit Isabelle, je vais vous faire voir mes albums. »

Elles grimpèrent à l'étage et entrèrent dans la chambre d'Isabelle, entièrement rosé et ornée de petites fleurs peintes au pochoir. Le sol, le lit et les meubles étaient recouverts de journaux et d'articles découpés. Sur une table s'empilaient des albums confectionnés à grand renfort de ciseaux et de colle. Françoise regarda un titre : *Perroquets*.

« Tu collectionnes les photos de perroquets?

- Ah! pas seulement ça. Les photos d'ours aussi, et de singes. Et les monuments

historiques, les phares, les moulins et les vieux châteaux. Et ça c'est un album avec des portraits d'hommes politiques. Regarde s'ils sont laids! Plus affreux les uns que les autres... Et là, c'est une collection de chapeaux découpée dans une revue de mode. »

Boulotte cessa de croquer un cornichon sec pour examiner les collages.

« Tu n'as rien sur la cuisine?

— Ah! non...

- Bon. Je t'apporterai des photos en couleurs de plats cuisinés. Tu verras, ça donne faim rien qu'à les regarder.

- Et cet album sur Fantômette, demanda Françoise, où est-il? »

Isabelle exhiba un grand cahier à couverture rouge.

« Le voilà. Tu vois, j'ai copié tous les articles qui ont paru depuis trois mois. Voilà le premier : *Une étrange, arrestation.* »

Françoise lut l'article :

« Ce matin, vers huit heures, le brigadier Pivoine, qui était de service au commissariat de Framboisy, recevait une communication téléphonique dont la nature l'intrigua. Une voix

jeune et féminine lui annonçait qu'un saucisson l'attendait dans la cabine téléphonique de la place Victor-Hugo. Flairant un mystère, le brigadier a prévenu son supérieur, le commissaire Malabar. Avec la perspicacité qui le caractérise, le commissaire a jugé que la nouvelle était d'importance, quoique ressemblant beaucoup à une farce. Afin de s'en assurer, il a dépêché sur les lieux un car d'agents. Lesquels, ayant ouvert la cabine en question, y ont trouvé sinon un saucisson, du moins un homme dont l'aspect s'en approchait. Il était soigneusement et étroitement ligoté au moyen d'une fine cordelette. Le brigadier Pivoine a découvert, fixée par une épingle au veston de l'individu, une carte de visite portant un nom étrange : *Fantômette*. L'homme, bien connu dans les milieux de la pègre sous le surnom de La Fripouille, est actuellement interrogé par la police. Il était en train de commettre un cambriolage dans un immeuble de la rue Gambetta, quand il vit surgir devant lui une silhouette de jeune fille masquée, enveloppée d'une cape noire. Avant d'avoir eu le temps de réagir, il fut mis *knock out* par deux coups de poing, l'un à l'estomac, l'autre à la mâchoire. Il ne se réveilla que dans



la cabine téléphonique. L'enquête se poursuit pour déterminer l'identité de la mystérieuse Fantômette. »

Isabelle tourna la page. Un croquis apparut, tracé à l'encre de Chine, représentant une sorte de diable noir, de Méphistophélès masqué dont les bras étendus maintenaient ouverte une grande cape en forme d'aile de chauve-souris. L'inferral personnage avait de longs cheveux noirs flottant au vent.

« Quel est ce démon? s'enquit Françoise avec curiosité.

— C'est Fantômette. Je l'ai dessinée d'après

les descriptions des articles. Tu crois que c'est ressemblant?

- Hum... Je ne peux pas te le dire... En tout cas, c'est presque effrayant!

- Je pense bien! Rien qu'à la voir, les bandits doivent s'évanouir de peur! Tiens... Que se passe-t-il? C'est tonton qui crie? »

Elle se mit à la fenêtre et regarda vers le bas.

Le professeur Potasse courait dans le jardin en poussant des cris.

« Mon Dieu! Il lui est arrivé quelque chose! »

Abandonnant les albums, les quatre amies dégringolèrent l'escalier et se précipitèrent au-devant du professeur. Celui-ci s'arrêta en soufflant comme un phoque et sortit son mouchoir pour s'éponger le front.

« Qu'arrivé-t-il, tonton?

— Ah! c'est affreux, c'est épouvantable!

— Quoi donc?

- Les plans... les plans de la tuyère...

— Oui, eh bien?

- Volés! Quelqu'un les a volés! Ils ont disparu! »

Isabelle secoua la tête. « Tu es sûr? Avec le fouillis qu'il y a dans le laboratoire, ils sont peut-être égarés dans un coin.

— Mais non, pas du tout! Le dossier était dans l'armoire aux plans. Un dossier à couverture de cuir noir. Je l'ai encore consulté hier après-midi. Ah! quelle histoire! »

Mais Isabelle tenait à son idée.

« Il doit être dans quelque coin. Allons voir. »

Les quatre jeunes filles et le savant longèrent l'allée centrale qui traversait le jardin, passèrent sous la tonnelle et se dirigèrent vers le hangar. Isabelle demanda :

« La porte a-t-elle été fracturée? »

— Je ne crois pas. Quand j'ai ouvert, le cadenas était intact.

— Tiens, tu vois bien qu'on ne t'a rien pris. Si un voleur était venu, il aurait défoncé la porte.

— Mais pourtant les plans ne sont plus là! » Ils entrèrent dans le laboratoire. Le professeur désigna l'armoire d'un geste désespéré. Il avait éparpillé tous les dossiers sur les établis. Des papiers, des chemises jonchaient le sol.

« Voilà une heure que je fouille, et rien! Le dossier de la tuyère s'est envolé! »

Isabelle se grattait la joue d'un air perplexe. La grosse Boulotte reniflait une branche de thym. Perchée sur son épaule, Mimosa remuait le museau. Françoise avait sorti une petite glace

de poche et arrangeait ses boucles brunes. Quant à la grande Ficelle, le nez allongé vers les poutrelles du toit, l'œil perdu dans des visions lointaines, elle semblait parfaitement absente. Le savant se croisa les bras et déclara, scandant ses mots :

« Je sais d'où vient le coup! Je n'ai pas de preuves, mais je sais! Ceux qui s'intéressent à mon invention, je les connais. Ils m'ont déjà proposé d'acheter la licence de fabrication de ma tuyère. Devant mon refus, ils ont trouvé plus simple de voler mes plans!

— L'état-major de Névralgie?

— Hé oui, ma petite Isabelle. Je crains bien que ce ne soient eux.

— Mais... on peut prévenir la police... porter plainte. »

Le savant secoua tristement la tête. « Je n'ai aucune preuve. Je ne peux rien faire. Et songe aux incidents diplomatiques que cela pourrait

« créer. Accuser un pays étranger de vol! Non, j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de solution.

— Bah, tout n'est pas perdu. Tu as toujours la tuyère et la fusée; Tu peux reconstituer les plans.

— Oh! que j'aie les plans ou non, cela n'a

aucune importance. Je sais comment elle est faite, la fusée. Et les plans, je les ai dans ma tête. Mais ce qui est grave, c'est que d'autres vont maintenant s'en servir comme d'une arme meurtrière! » Isabelle tapa du pied.

« Il doit y avoir un moyen de récupérer ces plans! Il faut faire une enquête, chercher des indices !

— Quels indices? demanda Françoise.

— Des bouts de mégots, des boutons de pardessus, des cheveux, ou des boîtes d'allumettes vides... Des tas de trucs qu'on regarde à la loupe. Attendez-moi, je vais aller chercher la loupe qui me sert à regarder les timbres-poste.

— Ah! tu collectionnes aussi les timbres?

— Bien sûr. Je te ferai voir mon album. » Elle partit au galop et revint au bout d'une

minute avec une énorme loupe à la Sherlock Holmes. Elle se mit aussitôt à quatre pattes pour examiner le plancher. Françoise la regardait d'un œil ironique. Boulotte caressait la tête de la souris en essayant de se rappeler la recette du Salmigondis à la napolitaine. Le professeur s'était laissé choir sur le siège éjectable et paraissait accablé. La grande Ficelle était

toujours perdue dans ses rêveries. Au bout d'un moment, Isabelle se releva d'un bond en s'écriant:

« Ça y est, je tiens un indice! Avec ça, nous allons peut-être réussir à retrouver le voleur! Regardez! »

Elle avait posé au creux de sa main une miette d'une substance qui ressemblait à du pain.

« Qu'est-ce que c'est? s'enquit Françoise.

— Un petit morceau de biscotte. *Le voleur a mangé une biscotte ici.*

— Bah, qui te dit que c'est le voleur?



— C'est évident. Ni mon oncle ni moi ne "mangeons de biscottes. Comment ce morceau serait-il venu ici? Il est venu parce que le voleur l'a apporté ! Hein, que dites-vous de ma déduction? »

La grosse Boulotte haussa les épaules. Elle sortit la main de sa poche et l'ouvrit : elle était pleine de morceaux de biscotte.

« Ça vient de ma poche. Hier, quand nous sommes venues ici, j'en ai fait manger à Mimosa, et quelques bribes sont tombées par terre.

— Oh! »

Très dépitée, Isabelle prit un air boudeur. Puis une idée lui traversa soudain l'esprit.

« Il y a peut-être des indices à l'extérieur. »

Elle sortit du hangar et arpenta le jardin, courbée en deux comme un Indien flairant une piste. Elle revint sur ses pas, repartit, s'arrêta, se baissa. Elle examina à la loupe les plants de framboisiers, se gratta le menton, puis s'en alla contempler l'Ondine. Elle repartit vers le pavillon qu'elle contourna, se pencha sur la clôture. Finalement elle retourna vers ses amies et annonça d'un air triomphant :

« Et voilà, ça y est!

— Tu as retrouvé les plans?
demanda Françoise.

— Non, mais je sais ce qui s'est passé.

— Ah! très bien! Et que s'est-il donc passé?

— Voilà. Il y avait deux voleurs.

— Deux voleurs?

— Oui. Ils ont laissé des traces de pas sur les plates-bandes du jardin.

— Bon. Ensuite? »

Isabelle leva un index professoral et déclara en imitant la voix de Mlle Bigoudi :

« Mesdemoiselles, vous voudriez sans doute apprendre d'où venaient les voleurs, et par où ils sont partis? Je m'empresse de vous satisfaire. Ils venaient de la rivière et sont partis par la route en franchissant la clôture.

— Ah! dit Françoise, c'est très bien! Belle déduction!

— Ne te moque pas de moi! Ecoute un peu. Si tu te donnes la peine d'examiner les traces de pas, tu verras que les marques de talons sont du côté de la rivière, et la pointe des semelles en direction du pavillon et de la route. Donc les deux hommes venaient de l'Ondine, sans doute en bateau. Ils ont volé les plans et sont partis en sautant la clôture, sur

laquelle j'ai trouvé des traces de boue. C'est la terre du jardin qui a collé à leurs semelle».

— Excellent. Tu devrais t'établir détective. Ensuite?

— Ensuite? Heu... C'est tout. Ce n'est déjà pas mal, non? »

Sur ces entrefaites apparut Marie, porteuse d'un gâteau et d'une carafe de citronnade. Le professeur fut convié au goûter, mais il n'avait pas le cœur d'y participer. Il semblait très abattu et alla s'enfermer dans sa chambre.

« Ton oncle se fait du mauvais sang, dit Françoise.

— Oui, et ça m'ennuie de le voir triste. Je vais lui dire de m'emmener au cinéma, ce soir. Cela lui changera les idées.

— Ah! s'écria la grande Ficelle en s'éveillant subitement, il y a un film magnifique à l'Impérator. Ça s'appelle *La Princesse et le Berger*.

— Mais non, dit Isabelle, c'est *Le Prince et la Bergère*.

— Ah, tu crois?

— Oui. Et, d'ailleurs, ça passait la semaine dernière. Cette semaine, le programme est changé. C'est *Le Roi du Texas*.

— Oh! j'irai le voir. J'aime bien les films historiques, avec des rois et des reines...

— Mais ce n'est pas un film historique, voyons! C'est une histoire de cowboys et d'Indiens!

— C'est vrai? Alors, c'est encore mieux! J'adore les cowboys. J'irai ce soir.

— Et ton verbe à copier?

— Ah oui! je n'y pensais plus! Ah! je la retiens, Mlle Bigoudi! Je commence à en avoir . assez, de copier des verbes et des leçons ! Il va falloir que je lui mijote, une petite vengeance bien fignolée. »

Et la grande Ficelle s'envola dans une rêverie où l'institutrice fut soumise à des tortures et supplices chinois les plus terribles.





CHAPITRE V

Second cambriolage

FANTOMETTE éteignit la lampe électrique qu'elle accrocha à sa ceinture. Elle souleva le léger kayak pliant qu'elle venait de monter et le déposa sur la surface noire de l'Ondine. Elle s'y installa, saisit la pagaie double qu'elle plongea silencieusement dans l'eau. La fine embarcation se faufila entre les roseaux de la

rive, s'en dégagea, et, croisant le courant, piqua droit vers la rive opposée, à une vitesse telle que la traversée ne demanda que quelques dizaines de secondes. D'autres touffes de roseaux dissimulèrent le kayak d'où Fantômette sauta, escaladant le talus d'un bond. Avec une souplesse de félin, elle se glissa le long du laboratoire. Elle jeta un coup d'œil vers le pavillon. Tout était éteint. Elle consulta le cadran lumineux de sa montre : onze heures. Le professeur et sa nièce devaient être au cinéma.

La jeune aventurière s'avança jusqu'au pied de l'échelle qui était toujours appuyée contre le tronc du chêne. Elle regarda autour d'elle : personne. La nuit était d'ailleurs fort noire. En un éclair, elle atteignit la branche basse qui surplombait le hangar. D'un coup d'épaule, elle rejeta en arrière sa cape de soie noire, puis s'avança en marchant à quatre pattes sur la branche, aussi facilement que l'eût fait une panthère. Elle descendit sur le toit du hangar, puis souleva le châssis du vasistas qu'elle maintint ouvert au moyen d'une tige de fer prévue à cet effet. Elle alluma sa lampe, la cala entre ses dents, et s'introduisit dans l'ouverture.

Ses pieds se posèrent sur une des poutrelles qui soutenaient le toit. Elle jeta un coup d'œil vers le bas.

« C'est rudement haut! Je vais descendre autant que je pourrai. »

Elle se coucha sur la poutrelle puis laissa son corps pendre dans le vide, en se soutenant uniquement par les mains. Ses pieds n'étaient plus qu'à trois mètres du sol.

« Il s'agit de bien viser, maintenant. Je ne tiens pas à plonger dans le baquet d'eau. »

Elle se déplaça un peu en se balançant, de manière à surplomber un espace dégagé.

« "On, deux, trois... Lâchez tout! »

Elle se laissa tomber sur le plancher qui la reçut sans un craquement.

« Et maintenant, au travail! »

Elle dégrafa la lettre F en or, ouvrit son corsage d'où elle tira le dossier à couverture noire. Elle sortit d'une petite poche une carte de visite où elle inscrivit quelques mots, glissa la carte dans le dossier qu'elle mit dans l'armoire aux plans, sur la première pile de documents. Puis elle dirigea le faisceau de sa lampe vers les étagères où étaient fixées les inventions du professeur Potasse, surmontées de leur pancarte :

« Pendule à trois cadrans », « Ouvre-boîtes à musique », « Pompe à eau », « Tuyère de la fusée », « Extincteur à trompette »...

Un sourire se dessina sous le masque de l'aventurière.

« L'extincteur à trompette... Voilà qui fera l'affaire. »

Elle tira le poignard de sa ceinture, fit sauter les punaises qui retenaient les pancartes et se livra à un mystérieux travail.

« Parfait! Et maintenant,.. »

Elle dressa l'oreille. Il lui sembla entendre un bruit de voix.

« Diable! Serait-ce déjà nos deux gros vilains? »

Elle n'eut pas le temps de s'interroger davantage. Une clef venait d'être introduite dans le cadenas. Fantômette éteignit sa lampe et bondit vers le fond du laboratoire. Elle eut à peine le temps de se dissimuler derrière le baquet. Déjà la porte s'ouvrait. Kafar et Bébert firent leur entrée. Le premier paraissait de fort mauvaise humeur.

Il grommela :

« J'espère que ça va marcher un peu mieux que la nuit dernière! Mille pétards! Les oreilles

me sonnent encore du savon que nous a passé le colonel Pork !

— En effet, dit Hébert, il n'était pas très content, le colonel.

— Tu veux dire qu'il était furieux! Si jamais cette Fantômette me retombe entre les mains, elle passera un mauvais quart d'heure! »

« Me voilà prévenue », pensa Fantômette.

L'étranger alluma une cigarette avec son briquet qu'il referma d'un coup sec.

« Et maintenant, dépêchons-nous. Vois si tu trouves cette tuyère. »

Bébert déplaça le faisceau de sa lampe à travers le laboratoire. La lumière accrocha l'armoire aux plans, les étagères, la pendule, la pompe, puis s'arrêta sur un objet formé d'un tube peint en rouge et muni d'une sorte de cône évasé comme le canon d'un tromblon. Au-dessus de l'étagère, un carton portait l'inscription « Tuyère de la fusée ».

« Parfait, dit Kafar, nous n'avons plus qu'à rapporter cela au colonel Pork, et cette fois-ci il sera satisfait. »

Il sortit du hangar. Derrière lui, Bébert s'apprêtait à refermer la porte. Un cliquetis de ferraille se produisit soudain.

Oh! oh! Que se passe-t-il? »

Rapidement Bébert dirigea sa lampe vers le point d'où provenait le bruit.

« Ah! c'est encore ce chat! Il est sur l'établi. Allez, Minou, sors de la !

— Tu ne vas pas perdre ton temps pour un chat, grogna Kafar, laisse-le où il est! Eh bien» qu'attends-tu? »

Immobile, Bébert paraissait hypnotisé. « Alors, tu viens?

— Regarde, là, derrière cette espèce de barrique...

— Pétard! »

Fantômette se mordit les lèvres.

« Ça y est, je suis repérée! A' cause de ce maudit chat! »

Les deux hommes s'avancèrent lentement vers elle.

« Sortez de là, ordonna Kafar, et haut les mains!»

Fantômette se leva et contourna le baquet, les mains en l'air.

« Tiens, tiens! C'est notre jeune amie de la - nuit dernière... Notre inconnue sortie tout droit d'un bal masqué... Nous allons pouvoir régler quelques dettes, n'est-ce pas? Je dois vous

rendre la monnaie de votre pièce, ou plus exactement de la bosse que vous avez fait à mon front en me lançant le revolver.

— Ah! dit Fantômette joyeusement, je craignais de vous avoir raté !

— Silence, effrontée! Et maintenant je vais vous poser quelques questions.

— Ce sera long?

— Possible. Cela dépendra de vous.

— Alors, cher monsieur, permettez que je m'asseye. »

Et Fantômette prit place dans un fauteuil. Kafar la menaça du revolver :

« Ne jouez pas au plus fin avec moi, cela vous coûterait cher! Et maintenant, répondez. Pourquoi vous occupez-vous de mes affaires? Pourquoi avez-vous volé les plans?

— Et vous, pourquoi les avez-vous volés au professeur?

— Silence! C'est moi qui pose les questions. Pour qui travaillez-vous? Pour un service d'espionnage?

— Non, pour la gloire et le plaisir' de, vous voir faire une tête d'enterrement!

— Mille diables! Je n'ai jamais vu une pareille effrontée!

— Je vais lui aplatir le nez avec une clef anglaise, grogna Bébert.

— Alors, reprit Kafar, vous ne voulez pas me dire pour le compte de qui vous travaillez? »

Pour toute réponse, Fantômette lui tira la langue. Bébert s'approcha pour la frapper d'un coup de clef. A la même seconde, elle abattit son bras droit sur l'accoudoir. Il y eut une explosion, un nuage de fumée bleuâtre, et Fantômette bondit au plafond en même temps que son siège! Elle attrapa au vol une poutrelle et disparut à travers le vasistas tandis que le



fauteuil retombait lourdement sur le crâne de Bébert!

« Mille millions de pétards! hurla Kafar, quelle est cette invention diabolique? »

Il ramassa la lampe qu'il avait laissée tomber sous l'effet de la surprise et éclaira Bébert qui gémissait en se frottant la tête.

« Hou! là! là! Ouille! Que s'est-il passé?

- Je n'y comprends rien. Mais je vais la rattraper cette fille, sois tranquille! »

Il se rua au-dehors, éclaira le toit du hangar. Il perçut un léger clapotis. Sur l'Ondine, une sorte de trait noir s'éloignait en glissant, incroyablement vite. Le bandit tira un coup de feu au jugé. Un lointain éclat de rire lui répondit. Alors il tira les cinq cartouches du barillet. Le rire cessa. Il rempocha son arme avec un soupir de satisfaction et revint au laboratoire. Bébert en sortait en titubant, tenant d'une main la tuyère, se frottant le crâne de l'autre.

« Tu as la tuyère? C'est parfait.

- Parfait? pleurnicha Bébert, si tu avais reçu comme moi un autobus sur la tête, tu ne dirais pas cela! »

Les deux hommes s'approchèrent de la



Que s'est-il passé?

rivière et embarquèrent. Kafar tendit les rames à son complice en disant :

« Tiens, tu vas ramer. Cela te fera passer ton mal de tête. »

*

**

« C'était un beau film, hein, tonton ?

— Bah, ma petite Isabelle, c'est un film de cowboys comme on en faisait déjà de mon temps. Ce sont toujours les mêmes chevaux et les mêmes Indiens. Mais maintenant il y a le son, la couleur et l'écran géant. »

Il faisait nuit. Le professeur Potasse et sa nièce rentraient chez eux après la séance de cinéma. Ils atteignaient la grille de la clôture lorsque retentit une série de détonations.

« Des coups de feu! s'écria Isabelle, c'est peut-être tes voleurs qui reviennent ! »

Elle entra et s'élança en direction du jardin.

« Du calme! De la prudence! » *cria* le professeur en courant à sa suite, après s'être armé d'un râteau.

Isabelle traversa le jardin et entra dans le hangar dont elle avait trouvé ouverte la porte.

« On dirait qu'il n'y a personne... »

Le professeur entra à sa suite, tourna un bouton électrique.

« Ah si! Il y a quelqu'un! »

Tranquillement assis sur, l'établi, le chat se débarbouillait. Etonné, le professeur leva un sourcil.

« Que fait-il là, ce citoyen? Ce n'est tout de même pas lui qui a ouvert la porte et tiré des coups de revolver? »

Isabelle s'approcha de l'animal, lui caressa la tête. Le chat fit le gros dos en ronronnant. Elle allait le prendre dans ses bras, quand son regard se porta vers un angle du laboratoire.

« Regarde, tonton! Le siège éjectable! »

Le fauteuil gisait sur le sol, renversé.

« Sapristi! Mais que fait-il là? Qui l'a fait fonctionner? C'est incompréhensible... »

Une idée traversa soudain le cerveau du savant. Il se précipita vers l'armoire aux documents, l'ouvrit en grand. Une exclamation jaillit de sa bouche.

« Ah! par exemple! Le dossier noir! les plans de la tuyère! On les a remis en place! »

Il ouvrit le dossier. Une carte de visite était épinglée à la première page. Elle portait ces mots :

FANTOMETTE

est heureuse de vous faire rentrer en possession de vos plans et vous conseille à l'avenir de veiller sur eux un peu plus attentivement.

Le professeur tendit la carte à sa nièce.

« Qu'est-ce que c'est, tonton?

— Regarde toi-même... »

Isabelle lut la carte, bouche bée de stupéfaction.

« Fantômette! Incroyable! C'est elle qui a récupéré les plans? Mais alors, elle s'occupe de nous, elle court après tes voleurs? C'est fantastique, c'est merveilleux! C'est... que regardes-tu? Qu'y a-t-il? » .

Le professeur pointait le doigt vers l'étagère en la regardant d'un air stupéfait.

« Là... cette étagère vide... *Ils ont volé l'extincteur à trompette!* »

*

* *

Kafar se frotta les mains avec une évidente satisfaction.

« En route! dit-il d'un ton jovial, voilà une

excellente petite soirée. La tuyère récupérée,-
notre ennemie supprimée... c'est parfait! »

La Mercedes noire se mit en route, longeant les rives de l'Ondine en s'éloignant de Framboisy. Elle franchit la rivière sur un pont de pierre, le pont Pabras, roula encore quelques centaines de mètres et stoppa le long d'un quai où étaient entreposés des matériaux de construction. A ce quai était amarré le yacht blanc qui avait fait rêver la grande Ficelle. Un peu en retrait du quai, à côté d'une haute trémie à sable, s'élevait une maison inachevée composée seulement de la maçonnerie et du toit. Les fenêtres en étaient obstruées par des planches.

Bébert éteignit les phares de l'auto et descendit. Il se pencha vers la banquette arrière, souleva la tuyère qu'il mit sous son bras. Kafar descendit à son tour, alluma une autre cigarette, et les deux hommes se dirigèrent vers la maison en construction. Us durent enjamber des tas de briques et des sacs de ciment pour y pénétrer. Il n'y avait pas d'escalier. Une échelle de maçon les amena au niveau du premier étage, dans lequel une trappe leur permit de surgir. Une deuxième échelle les conduisit de la même manière au second étage.

L'ameublement de la pièce était des plus sommaires. Une table de bois blanc, une chaise. Sur la table, une boîte à cigares et un grand flacon de cognac.

Sur la chaise : un homme revêtu d'un uniforme militaire, bardé de galons et de décorations. Le colonel Pork.

« Messieurs, bonsoir! dit-il sèchement, vous m'apportez ce qui est promis? »

Kafar s'empressa, tout sourires.

« Voici, mon colonel, voici l'objet. »

Le colonel le prit, le soupesa, le retourna entre ses mains, l'examinant en détail.

« Bizarre... bizarre... »

Il posa la tuyère sur la table, jeta au sol son cigare qu'il écrasa d'un coup de talon. Puis il en choisit un neuf dans le coffret, coupa le bout d'un coup de dent, l'alluma et en tira d'épaisses bouffées de fumée qui paraissaient sortir d'un cratère volcanique.

« C'est étrange... Cela ne correspond pas du tout à ce que j'attendais... Cet engin est en aluminium, alors qu'une tuyère est toujours en acier... Et ce bouton, à quoi peut-il bien servir? »

Il appuya sur le bouton. Il se produisit alors

un, fait extraordinaire : un jet de vapeur blanche jaillit du cône, tandis que retentissait un assourdissant hurlement de trompe de pompiers. *Pin-pon!... pin-port!... pin-pont...*

Le colonel lâcha l'appareil qui roula sur le sol en continuant de lancer de la fumée et des coups de trompe stridents.

« Bande de maladroits! Bons à rien! Vous m'avez apporté un extincteur! Un extincteur qui joue de la trompette! A-t-on jamais vu de pareils empaillés? Je vous ferai pendre, moi! Je vous ferai rôtir! Par mes bottes, je vous ferai étripper vifs! Et vous prétendez faire de l'espionnage? Laissez-moi rire! Vous n'êtes que des espions de pacotille, parfaitement, de pacotille ! Quand je pense que le gouvernement de Névralgie fait confiance à de pareils incapables... C'est renversant! »

Au comble de l'exaspération, il arracha «on col et se jeta sur la bouteille de cognac qu'il vida à grands flots dans son gosier. En haut de l'échelle, sous la trappe, Fantômette se tenait les côtes pour ne pas éclater de rire. Elle était venue là de la manière la plus simple du monde : en se cachant dans le coffre de la Mercedes.

Un peu calmé par la cascade d'alcool, le Colonel ordonna, en tapant du poing sur la table:

« Vous allez retourner chez le professeur .-et vous procurer la vraie tuyère, ou les plans. Si vous ne m'apportez pas cela demain à minuit, vous serez transférés en Névralgie pour y être soit pendus, soit fusillés, soit les deux!

— Bon, pensa Fantômette, ce n'est pas le moment de prendre racine ici. »

Elle' dégringola l'échelle et courut se réinstaller dans le coffre de l'auto. Quelques instants plus tard, le véhicule se mit en marche et reprit la direction de Framboisy. Après quelques minutes, il s'arrêta. La jeune aventurière entendit la porte claquer, puis ce fut le silence. Elle risqua un coup d'œil hors du coffre. La voiture était garée devant un petit hôtel. Une enseigne défraîchie portait un nom : *Hôtel du Chat-qui-louche*. Fantômette sortit du coffre sans faire de bruit et s'éloigna rapidement. Sa silhouette noire se fondit dans la nuit.



CHAPITRE VI

Les malheurs de Ficelle

LA GRANDE Ficelle porte la main à son front pour se protéger des rayons du soleil. Elle hurle :

« La barre à bâbord! Hissez toute la toile! Larguez les ris! Allons, moussaillons, aux écoutes de grand-voile! »

Elle se croise les bras, observe le pont de son

regard d'aigle. Les matelots s'affairent à la manœuvre, tirant sur les drisses, escaladant les échelles de corde ou virant au cabestan en ponctuant leurs efforts de grands cris cadencés.

Une bonne brise gonfle les voiles. *La Splendeur des Océans* file ses huit nœuds, cap sur la Jamaïque, laissant en poupe un sillage d'écume blanche. Perchée toute droite sur la dunette, la grande Ficelle scrute l'horizon. La mer est verte, le ciel est bleu. Quelques mouettes planent autour des mâts. La grande Ficelle met ses mains en porte-voix et crie :

« Tranchebarbe, fais monter la prisonnière!

— Bien, capitaine! »,

Suivi de deux hommes armés de pistolets, le maître d'équipage descend par une écoutille en direction de la cale. Après quelques instants, il remonte en poussant Mlle Bigoudi avec la pointe de son sabre.

« Attachez-la au grand mâât! » ordonne la grande Ficelle.

Mlle Bigoudi est rapidement ficelée au moyen d'une grosse élingue.

« Parfait! Maintenant, cinquante coups de fouet! »

Le maître d'équipage retrousse les manches

de son justaucorps et commence à frapper avec vigueur... un! deux! trois! quatre! cinq! six! sept! huit!

« Huit, mesdemoiselles. Un octogone a huit côtés. Mademoiselle Ficelle, combien un octogone a-t-il de côtés?

— Vous êtes encore dans la lune! Combien un octogone a-t-il de côtés? „

— Heu... huit?

— Ah! tout de même! Tâchez d'être un peu plus attentive à ce qui se fait en classe... Donc un octogone a huit côtés. Mais il existe d'autres sortes de polygones. Vous vous demandez lesquels?

— Oh! là! là! pensa Ficelle, je me demande surtout quand la classe sera finie !»

Elle allait replonger dans ses rêveries, quand elle sentit qu'on lui touchait le dos. Elle se retourna. Sa voisine de derrière lui glissait un papier. Elle déploya aussitôt son plus gros cahier et, à l'abri de ce *pararegard*, elle prit connaissance du message — fabrication Isabelle — qui était évidemment chiffré et commençait par ces mots :

« Forme y Diable! »

« Ah! pensa Ficelle, qu'est-ce qui peut bien être formidable? »

Elle lut la suite : « Fente-Omelette-Eve-Nue-7 - Nuit - Allah - Ville -Ah !-2-Monocle-Aile-A-Rat-Porc -Thé - Lait - Plans-2-La -Tu-Hier-Lève-Oh !- Leur-On-Temps-Porc-Thé-Laisse-Teinte-Heure-Ah!-Trone-Paître. »

« Je ne comprends pas le quart du dixième de ce qu'elle a écrit. Tiens, Françoise, regarde ! »

Françoise Dupont prit le message qu'elle lut d'un trait :

« Fantômette est venue cette nuit à la pilla de mon oncle. Elle a rapporté les plans de la tuyère. Les voleurs ont emporté l'extincteur à trompette.

Cette intervention inattendue de Fantômette plongea la grande Ficelle dans le ravissement et lui fournit «n sujet de méditation qui l'éloigna une fois de plus des polygones réguliers.

Pendant ce temps, un événement important se déroulait dans le fond de la classe. La grosse Boulotte se penchait vers Isabelle .:

« Dis donc, quelle heure est-il?

— Onze heures.

— Bon, c'est l'heure du repas de Mimosa; »
La grosse fille sortit la souris de sa poche et la déposa dans son casier. Puis elle prit dans son cartable une boîte d'allumettes qu'elle ouvrit. Une sorte de purée rosé apparut.

Elle expliqua :

« C'est le hors-d'œuvre. De la mousse d'York à la hawaïenne. On prend une tranche de jambon que l'on réduit en purée, à laquelle on mélange un tiers d'œuf dur et une cuiller de mayonnaise,

— Et c'est bon?

— Je pense bien! Mimosa adore ça! Regardela... elle se régale! Maintenant, je vais lui servir un entremets du chef à la périgourdine. »

Elle plongea la main dans son cartable. Elle en retira une autre boîte d'allumettes dont elle servit le contenu à Mimosa, tout-en exposant à Isabelle la recette de ce plat de choix. Puis Mimosa se vit offrir un dessert, à base de petit-suisse, qui était contenu dans une troisième boîte.

« Elle doit avoir soif, maintenant. Je vais lui donner son lait vitaminé. »

Boulotte retira de son cartable un petit gobelet en plastique et une minuscule bouteille

de lait provenant d'une dînette. Elle allait remplir le gobelet, quand une silhouette menaçante se dressa dans l'allée.

« Mademoiselle Boulotte, qu'êtes-vous en train de faire? »

Surprise, la grosse fille renversa le gobelet dont le contenu se répandit sur le pupitre.

« Combien de fois devrai-je vous rappeler qu'il est interdit d'apporter en classe des objets étrangers au cours? A mon grand regret, je me vois obligée de vous infliger une punition analogue à celle que je donne à Mlle Ficelle. Vous me copierez donc le verbe « Ne pas apporter » de bouteille de lait en classe », à tous les temps et à tous les modes. »

Puis elle retourna à son bureau. Boulotte poussa un soupir en grognant :

« Encore heureux qu'elle n'ait pas découvert Mimosa! Elle me l'aurait confisquée! L'ennuyeux, c'est que ma souris n'a pas eu à boire. Ça va lui faire mal à l'estomac! Tu ne crois pas? »

Mais Isabelle ne répondit pas. Elle venait de se rappeler que *France-Matin* avait publié un article passionnant sur la culture des raviolis dans le Kamtchatka. Elle sortit le journal de



son casier et chercha la page où se trouvait l'article. Mais elle n'eut pas le temps de le lire. Une main apparut dans l'espace, qui saisit le journal. Au bout de cette main était un bras et au bout de ce bras se trouvait Mlle Bigoudi qui lançait des paroles foudroyantes.

« Mademoiselle Potasse, vous n'avez donc pas entendu ce que je viens de dire à votre camarade? La seule lecture autorisée est celle de vos livres de cours. Vous aurez la même punition que Mlle Ficelle. Vous me copierez le verbe « Ne « pas apporter de journal en classe » à tous les temps et à tous les modes... Reprenons notre

-étude de la fleur. Nous avons vu que le calice est formé par un nombre variable de sépales...

— Décidément, quelle calamité, cette Miss Bigoudi! murmura Isabelle entre ses dents.

— Oui, dit Boulotte, il lui faudrait à elle aussi une punition exemplaire !

— Il faudrait mijoter une grosse vengeance.

— Ah! j'ai une idée! A la maison, il y a des petits-suisses, comme celui que j'ai donné à Mimosa. Je vais en rapporter cinq ou six et les étaler sur la chaise de Mlle Bigoudi. Quand elle s'assoira...

— Ah oui? Parce que tu crois qu'elle va s'asseoir sur une chaise noire enduite de fromage blanc?

— Ça n'irait pas, alors?

— J'ai l'impression que ça n'irait pas, nos.

— Attends, je vais demander à Françoise et il Ficelle si elles ont des idées. »

Un nouveau message fut rédigé et envoyé vers l'avant. Ficelle le reçut et en prit connaissance :

« Caisse-Kif au Fer-Pour ce Vent-J'ai de Big ou 10? »

La grande Ficelle réfléchit et proposa dans sa

réponse : « Maître-2-Lac-Raie-Dansons-Ancre-Yé. », ' ,

Isabelle lut le texte avec étonnement

« Mettre de la craie dans son encrier? Mais cette pauvre Ficelle est tombée sur la tête! Mlle Bigoudi n'a pas d'encrier, elle se sert d'un stylo à bille! »

La sonnerie de la récréation interrompit la correspondance des conspiratrices. La classe fut évacuée et les quatre amies se retrouvèrent, spontanément réunies dans un coin de la cour.

« Je suis furieuse ! s'écria Isabelle. Elle m'a pris un journal précieux dans lequel il y avait un article rarissime !

— Et moi, elle m'a substitué le lait de Mimosa!

— Subtilisé, rectifia Françoise.

— Si tu veux. Enfin, elle me l'a pris. Voler la nourriture d'un pauvre animal sans défense. C'est honteux!

— Pendant qu'elle a le dos tourné, on va récupérer notre petit matériel! »

Ficelle hésita :

« Et si nous nous faisons prendre? Il est interdit d'entrer dans la classe pendant la récréation.

— Il faut bien courir le risque, dit Isabelle. Françoise va rester dehors pour faire le guet. »

Isabelle, Boulotte et Ficelle s'assurèrent que l'institutrice regardait d'un autre côté, ouvrirent la porte de la classe et se glissèrent rapidement à l'intérieur. « Vite, au bureau ! »

Isabelle eut un cri de joie : le tiroir n'était pas fermé à clef. Elle s'empara du journal.

« Et voilà, je reprends mon précieux journal et son rarissime article!

— Et moi, la bouteille de lait de Mimosa.

— Maintenant, sauvons-nous! Tu viens, Ficelle? »

Mais la grande Ficelle se penchait sur le tiroir, très intéressée par son contenu.

« Oh! des balles de toutes les couleurs! Ah! oui, ce sont les balles confisquées au cours de l'année... Et des osselets...

— Tu viens?

— Oui, oui! Je vous rejoins... »

Isabelle et Boulotte sortirent de la classe sans avoir été repérées. La grande Ficelle continuait son inventaire.

« Tiens, la fameuse trompette qu'elle a confisquée la semaine dernière... Je vais un peu souffler dedans... »

Elle en tira deux ou trois *coin! coin!* nasillards et la posa sur le bureau à côté des osselets. Puis elle découvrit un ourson en peluche» une boîte à musique dont elle fit tourner la manivelle, et enfin un illustré intitulé *Poupomette chez les Zoulous*.

« Oh! ça doit être bien! »

Elle le feuilleta. Une image attira son regard. Pouponnette, juchée sur un canoë, descendait à toute allure les rapides du Zambèze, ou du Missouri, ou du Yang-Tsé-Kiang.

La grande Ficelle se plongea dans la lecture.

Coup de sifflet. Elèves en rang. Mlle Bigoudi ouvrit la porte de la classe. Elle aperçut Ficelle, penchée sur le bureau, le menton sur son poing, fort occupée à dévorer les aventures de Pouponnette.

« Mademoiselle Ficelle, que faites-vous ici? »

La grande fille bondit sur place et rougit comme un régiment de tomates, sans oser répondre.

« Qui vous a permis d'entrer ici? Non contente de pénétrer dans la classe alors que c'est formellement interdit, vous avez le front de fouiller dans mon bureau et d'y prendre des âneries pour les lire! Allez immédiatement au piquet,

dans le fond de la classe. Dimanche, vous serez en retenue toute la journée. Et je me vois une fois de plus dans l'obligation de vous donner un verbe à copier. Le verbe « Ne pas entrer en « classe en dehors des cours », conjugué à tous les temps et à tous les modes. »

Penaude, la grande Ficelle traversa la classe. Elle gagna son coin avec autant d'allégresse qu'un bagnard allant casser des moellons de granit. Jusqu'à la sonnerie de midi, elle occupa son esprit en ruminant d'épouvantables idées de vengeance, imaginant que Mlle Bigoudi était successivement embrochée, cuite au four, rôtie, bouillie, salée, fumée, hachée dans une machine et finalement transformée en saucisses!





CHAPITRE VII

L'exécution d'Isabelle

Françoise DUPONT fronça les sourcils.

« Isabelle n'est pas là? »

Là grande Ficelle se retourna, regarda le troisième banc en arrière. La grosse Boulotte était seule. A côté d'elle, la place était vide.

« C'est bizarre... Elle a dit qu'elle ne viendrait pas, cet après-midi? »

Ficelle haussa les épaules pour exprimer son ignorance.

« Je ne sais pas. Elle n'a rien dit du tout. »
Françoise toucha le coude de Ficelle en désignant le couloir du menton. Le directeur s'approchait. Il ouvrit la porte et entra. Toutes les élèves se levèrent. Il s'adressa à l'institutrice :

« Mademoiselle Potasse est-elle dans votre classe? »

La maîtresse jeta un coup d'œil vers le banc vide.

« Non, monsieur le directeur, elle n'est pas venue cet après-midi. Mais elle était là ce matin.

— Bien. Je vous remercie. »

Le directeur sortit. La grande Ficelle regarda Françoise d'un air interrogateur et chuchota :

« Pourquoi le directeur voulait-il voir Isabelle?

— Je suppose que le professeur Potasse est venu demander si elle était ici.

— Ah? Tu crois que le professeur la cherché?

— C'est probable.

— Ah! »

Ficelle s'enfonça dans une de ses profondes rêveries, les yeux perdus dans le vague. Au bout d'un moment, elle demanda encore :

« Et pourquoi le professeur cherche-t-il sa nièce?

— Parce qu'elle n'est pas rentrée chez elle, à midi.

— Ah! »

Nouvelle rêverie. Du bout de sa plume, la grande Ficelle gribouillait dans la marge d'un cahier. Elle hésita un moment, puis s'enhardit à poser une question.

« Dis donc, Françoise ! Pourquoi Isabelle n'est-elle pas rentrée, à midi? »

Françoise resta, un moment silencieuse. Puis elle répondit à voix très basse :

« *Parce qu'elle a été enlevée.* »

*

**

« Allons chez le professeur Potasse, dit Françoise.

— Vite, alors! s'écria Ficelle, j'ai mes verbes à copier.

— Moi aussi, fit Boulotte, il faut que je copie le verbe « Ne pas apporter de bouteille de lait » en classe ».

— Nous allons nous dépêcher; ce ne sera pas long. »

Elles se mirent en route au galop, balançant leur cartable à bout de bras. Il ne leur fallut que quelques minutes pour parvenir à la villa du professeur Potasse. Elles aperçurent aussitôt le savant. Il arpentait nerveusement le jardin, allant et venant comme un lion en cage. Son col était défait, ses cheveux ébouriffés. Il se précipita lorsqu'il vit arriver les jeunes filles.

« Ah! mesdemoiselles, avez-vous rencontré Isabelle? »

Françoise fit signe que non.

« C'est vous, professeur, qui êtes venu à l'école? »

— Oui. J'ai demandé à tout" hasard. Isabelle n'est pas rentrée déjeuner. Il lui est sûrement arrivé quelque chose. Je suis allé au commissariat, mais ils ne savent rien. Ah! où peut-elle bien être ?»

La grande Ficelle s'avança :

« Françoise a dit que... »

Une sonnerie de téléphone retentit dans le pavillon. Le professeur sursauta, comme électrisé, et courut vers le vestibule.

« Il est sur les nerfs, observa Boulotte.

— Il y a de quoi! »

Quelques minutes s'écoulèrent. Le professeur

réapparut sur le seuil, le visage très pâle.
Il s'effondra sur un banc.

« Eh bien, professeur? » demanda Françoise.

Le savant soupira :

« Enlevée ! Elle a été enlevée par les bandits
qui ont essayé de voler ma tuyère...

— Un kidnapping! s'écria Ficelle, mais
pourquoi?

— Ils la libéreront en échange des plans de la
tuyère.

— Ah! Alors, il faut alerter la police! » Le
professeur secoua la tête.

« Ils m'ont bien prévenu : si j'appelle la police,
je ne reverrai jamais ma nièce. »

Il y eut un instant de silence. Le professeur
reprit :

« Je n'ai pas le choix. Je vais leur donner les
plans. -

— Et si vous mettiez de faux plans? suggéra
Ficelle.

— Non. Pour cela aussi ils m'ont
averti. Avant de libérer Isabelle, ils vérifieront si
les plans sont authentiques. Je vous dis que je n'ai
pas le, choix.

— Et comment les choses vont-elles se
passer? demanda Françoise.

— Je dois remettre le dossier dans un panier à anse et le déposer sur le parapet du pont Pabras, ce soir à onze heures.

— Dans ,un panier à anse? .Tiens, c'est curieux... Pourquoi un panier à anse?

— Je ne sais pas. En tout cas, je vais faire exactement ce qu'ils me disent de faire. Je veux revoir mon Isabelle!

— Oui, je crois que vous avez raison. Pouvons-nous quelque, chose pour vous? »

Le professeur secoua la tête, le visage enfoui dans ses mains.

Les trois amies se retirèrent sur la pointe des pieds.

Le kayak glissait sans bruit sur l'Ondine, ne laissant derrière lui qu'un mince sillage. La double pagaie plongeait dans l'eau noire avec la régularité d'une mécanique. A droite, à gauche, à droite, à gauche...

Là-bas, en aval, une masse sombre enjambait la rivière : le pont. Fantômette cessa de pagayer pour consulter sa montre. Onze heures moins dix.

« Parfait! » murmura-t-elle.

Elle recommença à propulser le léger esquif, sans effort apparent. La ligne du pont se rapprochait.

La nuit était sombre; de gros nuages roulaient à basse altitude. Le temps était lourd, orageux. Quelque part dans les herbes de la rive, un grillon jouait de la crécelle.

Fantômette sortit la pagaie de l'eau. Le kayak fila sur son erre et s'immobilisa sous le pont.

Les minutes s'écoulèrent.

A onze heures exactement, une pétarade de moteur se fit entendre. Des phares d'auto trouèrent l'obscurité. La voiture, une vieille guimbarde, suivait la route longeant la rive droite. Elle vira, s'engagea sur le pont et stoppa. Fantômette perçut un bruit de portière que l'on ouvre et que l'on referme. La voiture repartit en marche arrière, sortit du pont et reprit le chemin par où elle était venue.

« Parfait! Le professeur vient de poser sur le parapet le panier contenant le dossier. A moi de jouer! »

D'un bond, elle quitta le kayak. Elle tenait à la main un dossier rectangulaire de cuir noir. En un éclair elle fut sur le pont, courant vers le panier à une vitesse incroyable.

Il ne lui fallut qu'une seconde pour sortir le dossier du panier et le remplacer par celui qu'elle avait apporté. Un instant plus tard, elle bondissait

de nouveau dans le kayak et faisait force de rames pour s'éloigner du pont vers l'aval.

Il était temps. De nouveau, la nuit fut illuminée par deux puissants phares. Une Mercedes noire, venant du côté opposé à Framboisy, s'engagea à son tour sur le pont. Fantômette prit dans le fond du kayak une paire de jumelles et les dirigea vers le parapet. La voiture ralentit à peine... Une sorte de canne recourbée jaillit de la fenêtre arrière, attrapa au vol le panier par l'anse, et le fit disparaître à l'intérieur.

« Bien joué! murmura Fantômette. Ils n'ont pas perdu de temps. »

La Mercedes, qui avait franchi le pont, revenait vers l'aval en longeant l'autre rive. Fantômette se remit à pagayer vigoureusement dans la même direction que celle prise par l'auto.

« Du nerf, ma petite! Il ne s'agit pas d'arriver trop tard! »

La Mercedes s'arrêta sur le quai avec un grincement de freins sec. Kafar et Bébert descendirent et se dirigèrent à grands pas vers la maison en construction. Kafar tenait sous son bras le dossier de cuir noir. Bébert faisait tournoyer dans les airs la canne à manche recourbé

qui lui avait servi à cueillir le panier. Les deux hommes se faufilent à travers l'entassement des matériaux de construction, entrèrent dans la maison et gravirent l'échelle. Kafar alluma sa lampe, souleva la trappe et pénétra au premier étage. Il dirigea le faisceau dans un angle.

« Alors, on est bien sage? »

Attachée et bâillonnée, les yeux agrandis par l'effroi, Isabelle gisait sur le sol de ciment. Kafar ricana et gravit la seconde échelle, suivi par Bébert qui sifflotait une java. Il frappa les trois coups habituels et repoussa la trappe. Le colonel se leva d'un bond. Il était entouré d'un épais nuage de fumée distillée par son cigare.

« Ah! vous voilà? C'est bon. Tout s'est-il bien passé? Le professeur a-t-il obéi à mes ordres?

Kafar eut un large sourire.

« Mon colonel, il a obéi. Et voici le fameux dossier noir, dont nous nous étions déjà emparés une fois.

— Oui, et que vous vous étiez fait reprendre par cette espèce de gamine déguisée en rat d'hôtel. Enfin, voyons cela... »

Le colonel saisit la chemise, examina l'étiquette.

« Plans de la tuyère... *Théorie... calculs, essais...* C'est bien le dossier dont nous avons besoin. »

Il l'ouvrit, jeta un coup d'œil à l'intérieur, feuilleta une ou deux pages et poussa un rugissement.

« Quoi! Qu'est-ce que vous m'apportez là? Vous n'êtes pas malades? »

Kafar et Bébert se précipitèrent vers le dossier. Il contenait un album illustré en couleurs. La couverture représentait une jeune fille habillée en Esquimau, précédée du titre : *Pouponnette au pôle Nord*.

Rouge de fureur, le colonel dégrafa son col et se jeta sur la bouteille de cognac. Il la vida aux trois quarts et hurla :

« Il s'est moqué de nous! Vous n'êtes qu'une bande de naïfs attardés! Et vous voulez jouer aux espions? Des imbéciles, voilà ce que vous êtes, des imbéciles! Et pour commencer... »

Il écrasa son cigare d'un coup de talon, en alluma un autre et reprit calmement, d'un ton froid:

« Pour commencer, vous allez me mettre cette péronnelle hors d'état de nuire. Le bonhomme a été prévenu. Il a voulu jouer au plus

malin. Tant pis pour lui et tant pis pour sa nièce. »

Le colonel pointa un index vers Bébert :

« Tu vas t'en charger. Ce que nous avons convenu, n'est-ce pas? Le sable? »

Bébert frémit. Le colonel le toisa d'un œil sévère.

« Pas d'hésitation, hein? Tu sais ce qui arrive à ceux qui désobéissent à mes ordres. L'état-major ne plaisante pas. »

Bébert rentra les épaules en faisant « Oui » de la tête.

« Exécution immédiate. Kafar, reste ici. J'ai à te parler. »

Bébert souleva la trappe et descendit l'échelle. Il ralluma sa lampe, la dirigea vers Isabelle. La jeune fille avait l'air d'une bête traquée.

« Allez! grogna Bébert, on descend! »

Il l'empoigna à bras-le-corps, la jeta sur son épaule et descendit l'échelle qui menait au rez-de-chaussée. Il enjamba les tas de briques et les sacs de ciment qui encombraient les alentours de la maison, se dirigea vers la trémie à sable. Enorme entonnoir d'acier soutenu par quatre piliers, elle servait à charger les camions-bennes d'une entreprise de construction. Elle était bourrée de sable.

Bébert déposa sa prisonnière exactement sous l'ouverture de l'entonnoir, puis respira un grand coup. Il grogna :

« Et maintenant, en sac! »

Il alla chercher un sac à ciment vide et y enfourna Isabelle qui ne réagit même pas, tellement elle était effrayée.

« Bon. Et pour terminer, une petite douche de sable! »

Le colonel frappa du poing sur la table.

«: Donc, nous allons retourner chez ce maudit professeur et lui arracher les plans, dussé-je le hacher en petits morceaux !...

— C'est risqué !

— Tant pis! Au point où nous en sommes... D'ailleurs, une fois en possession des plans, je veillerai à ce qu'il se taise... définitivement. Comme sa dinde de nièce. Au fait, je veux vérifier comment Bébert s'y prend. Ce type est tellement maladroit qu'il faut le surveiller tout le temps. Descendons... »

Suivi de Kafar, le colonel passa à travers la première trappe, puis à travers la seconde, et atteignit le rez-de-chaussée. Il marcha vers la trémie en s'éclairant avec sa lampe de poche.

Hébert achevait de ficeler l'ouverture du sac. « C'est prêt? demanda le colonel.

- Oui.

- Bien. Vas-y! »

Bébert s'approcha d'un des piliers, manœuvra le levier d'ouverture de la trémie. Le sable se mit à couler en trombe avec un *chchsss!* de vapeur sortant d'une locomotive. Le sac eut vite disparu sous la pyramide de sable qui allait en s'agrandissant. Lorsque l'énorme entonnoir fut vidé complètement, une véritable montagne se trouva accumulée entre les pieds métalliques. Le colonel ricana :

« Dix tonnes de sable! Là-dessous, elle n'aura pas froid! »

Il tira quelques bouffées de son cigare et le jeta.

« Et maintenant, au laboratoire! »

Les trois hommes se dirigèrent vers le petit yacht blanc qui se balançait doucement au bout du quai. Le colonel Pork marchait le premier en faisant claquer ses talons. Visiblement satisfait, il fredonnait une marche. Il enjamba le bordage du yacht, sauta sur le pont et entra dans la cabine. On vit sa tête apparaître soudain derrière un hublot :



«C'est prêt?» demanda le colonel.

« Kafar, je n'ai plus de cigares! Va chercher ceux qui sont dans la baraque, vite ! »

Kafar s'élança au pas de course vers la maison. Il sortit sa lampe, l'alluma et s'arrêta net.

Devant lui se dressait une silhouette masquée.

« Pétard! Fantômette! »

Il prit son revolver, le braqua sur la jeune aventurière.

« Ha, ha! Comme on se retrouve. Cela fait plaisir, de vous revoir. Pas un geste, sinon!... Et cette fois-ci, je vous garantis qu'il est chargé. Allez, en avant! »

Les bras levés, Fantômette s'avança vers le yacht.

Kafar jubilait. Il cria :

« Devinez qui vient nous rendre visite? C'est notre jeune amie du carnaval! »

Le colonel sortit de la cabine et observa la nouvelle venue avec curiosité.

« Tiens, c'est donc cette gamine qui nous a mis des bâtons dans les roues? Elle n'a pourtant pas l'air bien dangereuse, malgré son déguisement. Amène-la ici... »

Sous la menace du revolver, Fantômette fut introduite dans la cabine. Le colonel remplit à demi un verre de cognac, ajouta de l'eau de

Seltz et de la glace, et prit place sur un confortable divan.

« Et maintenant, mademoiselle, je vous écoute! ».

Fantômette haussa les épaules.

« Je n'ai rien de particulier à vous dire.

L'autre jour, dit Kafar, je l'ai déjà interrogée, et elle n'a rien dit. D'après les journaux, c'est une jeune folle qui se prend pour une justicière. »

Le colonel leva un sourcil.

« Tiens, il me semble en effet avoir entendu parier de cela. Une jeune aventurière qui a déjà arrêté divers cambrioleurs... L'un d'eux était enfermé dans une cabine téléphonique, je crois? N'est-ce pas là un de vos exploits?

— C'est exact. »

Le colonel but une gorgée de cognac, fit claquer sa langue. Il considéra Fantômette pendant un moment, se gratta le menton et dit :

« Je vois que vous aimez les aventures et que vous ne craignez pas le danger. Pourquoi n'entreriez-vous pas dans nos services de renseignements? Vous auriez de bonnes occasions d'exercer vos talents, avec profit. Qu'en pensez-vous? »

Fantômette sourit.

« Vous me proposez de devenir une espionne au service de la Névralgie? »

Le colonel eut un geste dédaigneux :

« Une espionne? Fi, quel vilain mot! Dites plutôt une correspondante.

— Oui, une correspondante qui s'occuperait d'espionnage. Eh bien, c'est tout réfléchi. Je dis non. »

Le colonel vida son verre.

« Vous avez tort. Mais, enfin, je n'espérais pas que vous accepteriez. La situation est donc parfaitement claire.. Vous êtes venue m'empêcher de mener à bien la mission dont mon gouvernement m'a chargé. Il en résulte que je suis obligé de vous écarter de mon chemin. Bébert?

— Mon colonel?

— Mets le moteur en marche. »

Bébert sortit. Un instant plus tard s'éleva le ronflement du diesel. Le yacht quitta le quai, vira de bord et commença à remonter l'Ondine en direction de Framboisy. Le colonel prit sur la table le dossier noir que Kafar avait rapporté de la maison en construction et le montra à Fantômette.

« Connaissez-vous ceci?

— Je pense bien! A l'intérieur il y a les aventures de Pouponnette au pôle Nord.

— Quoi! Comment le savez-vous?

— C'est moi qui ai enlevé du panier le dossier de la tuyère pour le remplacer par celui-ci.

— C'est vous qui... »

Manquant d'étouffer, le colonel se versa une nouvelle dose de cognac. Il bredouilla :

« Mais... mais alors... le... le professeur avait bien obéi à mes ordres? Il avait mis les plans de la tuyère dans le panier?

— Certainement.

— Mais alors... mais alors... »

Le colonel blêmit. *Le professeur Potasse avait obéi à ses ordres, et Isabelle avait quand même été exécutée! '*

Il versa dans son verre le restant de la bouteille et l'avala d'un trait. Après tout, tant pis! On ne fait pas d'omelettes avec des œufs entiers, dit le proverbe névralgic. Ni d'espionnage en se conduisant comme un saint... Tant pis pour le professeur, et tant pis pour sa nièce ! Et tant pis pour cette gêneuse de Fantômette! Allons, il fallait en finir. « Kafar!

— Mon colonel?

— Envoie-moi Bébert. Tu vas aller prendre sa place au poste de pilotage. »

Bébert apparut. Le colonel lui demanda : « Nous avons une ancre de rechange, je crois?

— Oui.

— Bien. Tu vas attacher à l'ancre cette gêneuse. Pas avec une corde, hein? Avec une bonne chaîne d'acier. Et tu lui feras prendre un bain. Ça lui rafraîchira les idées, hein? Compris? »

Bébert approuva de la tête. Il saisit Fantômette par les poignets et l'entraîna sur le pont.



Le colonel déboucha une nouvelle bouteille de cognac et remplit son verre. Puis il prit le dossier noir, l'ouvrit à la première page et parcourut les illustrations.

« Pas mal, ces dessins, pas mal... » Il but une gorgée de cognac, tourna une page. Au-dehors, le ronflement du moteur fut un instant couvert par le Plouf! d'un corps tombant dans l'eau. Le colonel n'y prêta pas attention.

« Passionnante, cette histoire de Pouponneite, passionnante!... »

*

**

Le professeur Potasse se tenait la tête à deux mains. Il était accoudé à sa table de travail, au milieu de sa chambre. Il attendait. Au mur, une horloge déclencha sa sonnerie. Le professeur leva les yeux vers le cadran. Minuit. Une heure s'était écoulée depuis qu'il avait porté le panier sur le pont Pabras... Les bandits devaient être en possession des plans, maintenant. Qu'atten-daient-ils pour relâcher Isabelle?

Le savant tressaillit. Dans le silence de la nuit, il lui avait semblé entendre un crissement de cailloux. Oui, un pas léger s'approchait...

Très ému, le professeur se leva, sortit de sa chambre, descendit rapidement l'escalier, sortit dans le jardin.

« Isabelle! ' — Tonton! »

Isabelle se précipita dans les bras de son oncle qui laissa couler des larmes de joie. « Ma petite Isabelle! Ils t'ont relâchée...

— Pas du tout!

— Comment? Mais puisque tu es ici... »

Isabelle tapa du pied :

« Ils ne m'ont pas libérée du tout!

— Mais alors... Je ne comprends pas!

— Attends, je vais tout te raconter. Mais d'abord je mangerais bien un morceau. Je n'ai rien pris depuis le petit déjeuner de ce matin! Je mangerais des briques! »

Marie fut alertée et s'empressa de confectionner un repas express sur lequel Isabelle se jeta comme un chat sur un morceau de mou.

Ayant repris quelques forces, elle put raconter son aventure :

« Voilà. A midi, je suis sortie de l'école, comme d'habitude, et j'ai pris le chemin pour venir ici. J'étais déjà au bout de notre rue quand tout à coup qu'est-ce que je vois? Une grosse voiture

noire qui me dépasse et qui s'arrête. Un bonhomme en descend et me demande la route de Paris, Je lui réponds : « C'est par ici » et en même temps je me retourne pour la lui indiquer. A ce moment, je sens qu'on me plaque un foulard sur la figure. J'essaie de me débattre, mais le bonhomme me serre dans ses bras et m'emporte dans l'auto. Ensuite un certain Bébert m'attache avec des ficelles et nous-voilà partis. On a roulé pendant quelques minutes, et l'auto s'est arrêtée sur un quai, un peu après le pont Pabras. Ils m'ont enfermée dans une espèce de maison à moitié construite.

« Et combien étaient-ils, ces bandits?

— Deux. Et dans la maison il y en avait un troisième en uniforme, qu'ils appelaient le « colonel ».

— J'en étais sûr! Ce sont des militaires de Névralgie! Les canailles! Mais ensuite?

— Ensuite, les deux bonhommes sont repartis dans l'auto. Ils sont rentrés il y a une heure à peu près. L'un d'eux avait sous le bras ton dossier noir, celui de la tuyère. Ils te l'ont volé.

— Pas exactement, ils l'ont exigé en échange de ta libération.

— Eh bien, tonton, tu aurais mieux fait de le

garder, parce qu'ils n'ont pas de parole, ces gens-là!

— Pourquoi donc?

— Attends, tu vas voir. Donc les deux types apportent le dossier au colonel qui se met à hurler des injures. Je l'entendais à travers les murs. Cinq minutes plus tard, l'un des bonshommes — un certain Bébert — me prend sur son dos, m'emmène dehors et me fourre dans un sac en papier.

— Un sac en papier?

— Oui. Qui avait contenu du ciment. Regarde : j'en ai encore plein ma robe. Il me met donc dans le sac et il me place sous une sorte de grand entonnoir rempli de sable comme il y en a sur les chantiers,

— Une trémie? Mais pour quoi faire?

— Ils voulaient m'enterrer sous le sable.

— Mais c'est affreux!

— Attends. Au moment où il allait fermer le sac avec une ficelle — j'avais encore la tête qui dépassait —, j'entends une voix qui dit : « Ne « bougez pas! » Et j'aperçois qui? Fantômette! Elle était derrière Bébert et lui collait son poignard dans les reins! J'aurais voulu que tu sois là pour voir sa tête!

— Je l'imagine! Ensuite?

— Pendant qu'il tournait le dos, elle a coupé mes liens d'un coup de poignard et m'a dit de courir au quai où je trouverais un kayak pour me sauver. C'est ce que j'ai fait, tu penses ! J'ai trouvé le kayak et je me suis mise à pagayer, tout en me retournant de temps en temps pour voir ce qui se passait.

« Fantômette a obligé Bébert à mettre un sac de ciment à l'endroit où j'aurais dû me trouver, sous la trémie, puis elle s'est cachée, car je ne l'ai plus vue. Quelques secondes après, le colonel est arrivé et a ordonné à Bébert de faire couler le sable.

— Je comprends! Et c'est un vulgaire sac de ciment qui a été enseveli à ta place!

— Voilà ! J'aime mieux que ce soit lui plutôt que moi...

— Et moi aussi! Mais comment se fait-il que ce Bébert n'ait pas dévoilé la substitution? Au moment où -le colonel est arrivé, il aurait pu lui dire que tu venais de t'échapper?

— Non. Je pense que Fantômette s'était cachée dans le noir et l'avait menacé de lui lancer le poignard dans le dos s'il parlait.

— Ah! ce doit être cela, en effet.

— Et attends, tu ne sais pas tout! Devine ce que j'ai trouvé dans le kayak? Ton dossier, les plans de la tuyère!

— Mais tu as dit qu'ils avaient été remis au colonel?

— Oui, il y a quelque chose que je aë comprends pas. En tout cas, ils sont en sûreté dans le kayak. Je vais aller les chercher. ' » .

Elle se sauva au galop. Le professeur poussa un long soupir. La journée avait été rude pour lui, mais elle s'achevait bien. Il lui vint soudain une idée. Puisqu'il retrouvait sa nièce et qu'il récupérerait les plans, rien ne l'empêchait plus de prévenir la police.

Il se leva, passa dans son bureau et saisit le téléphone. Il allait composer le numéro lorsque la sonnerie d'entrée se fit entendre.

« Tiens, qui peut bien venir me voir en pleine nuit? »

Il raccrocha l'appareil et se dirigea vers l'entrée. Il ouvrit la porte du pavillon, regarda vers la clôture.

Derrière la grille, deux silhouettes se profilaient.



CHAPITRE VIII

Le naufrage du yacht

QUE je n'eusse pas apporté de bouteille de lait en classe.

Que tu n'eusses pas apporté de bouteille de lait en classe.

Qu'il n'eût pas apporté...

« Je commence à en avoir mon compte, des

bouteilles de lait! grogna la grosse Boulotte.

— Ah! répondit Ficelle, ne te plains pas! Moi, j'en copie tous les jours, des verbes ! Et ce soir j'ai double ration : « Ne pas entrer dans « la classe en dehors des cours » et « Ne pas « fouiller dans le bureau de la maîtresse ». Heureusement que j'ai-trouvé un truc pour gagner du temps, sans quoi j'y serais encore à la Noël.

— Ah! dis vite, comment fais-tu?

— Regarde : à la première personne, j'ai écrit la phrase en entier. « Je n'entre pas en « classe en dehors des cours. » A la deuxième personne, je mets : « Tu n'entres pas... » et j'ajoute trois points de suspension. Tu comprends? Et je continue : « Il n'entre pas... Nous « n'entrons pas... » Je ne vais pas me casser la tête à répéter tout le temps « en classe en dehors « des cours ». C'est idiot de recopier cent fois la même chose !

— Ah? Et tu crois que Mlle Bigoudi ne va rien te dire?

— Je ne sais pas. C'est la première fois que j'essaie ce truc.

— Bon. J'espère pour toi que ça va aller, mais je n'en suis pas très sûre.

— Nous verrons bien. Oh ! qu'est-ce qui t'arrive?

— Quoi?

— Tu as un bras qui tremble!

— Un bras? Mais non, c'est Mimosa qui se promène dans ma manche.

— Ah! bon. Elle ne te chatouille pas?

— Non, je ne suis pas chatouilleuse.

— Moi, ça me ferait un drôle d'effet qu'une bestiole se promène sur moi. Brr! Ça me donne le frisson rien que d'y penser. »

Et la grande Ficelle posa son menton sur son poing, laissant son esprit vagabonder dans une rêverie où son corps était successivement piétiné par des crocodiles, des fourmis ou des éléphants. Boulotte la poussa du coude.

« Hé, dépêche-toi de finir ton verbe. Et tu sais ce qu'on pourrait faire après?

— Non?

— Aller chez le professeur Potasse, voir si Isabelle est rentrée.

— Oh! oui! Tu crois que les bandits l'ont relâchée?

— Je ne sais pas. Je l'espère pour elle.

— Moi, je me demande si toute cette histoire n'est pas imaginaire? Peut-être qu'elle n'est pas

rentrée parée qu'elle n'avait pas envie d'aller en classe ce soir? Hein?

— Je ne crois pas. Elle n'a pas l'habitude de faire l'école buissonnière. »

La grande Ficelle réfléchit de nouveau : « Alors, tu penses qu'elle a réellement été enlevée par des bandits?

— Heu... oui.

— Ce qu'elle a de la chance! Ce n'est pas à moi que cela arriverait!

— Allez, finis ton verbe, sans quoi je te déclame une recette de cuisine. »

Cette terrible menace incita la grande fille à faire courir sa plume sur le papier. Quelques instants plus tard, elle achevait le dernier mode de son verbe, l'impératif : « Ne fouille pas... Ne "€ fouillons pas... Ne fouillez pas... »

« Et voilà! s'écria-t-elle, on peut aller chez le professeur. Ça va nous faire coucher tard, hein? Dh est presque minuit.

— Nous n'allons pas rester longtemps. Juste pour prendre des nouvelles. »

Les deux amies quittèrent leur logis et s'enfoncèrent dans la nuit. Ficelle marchait le nez en l'air, cherchant les étoiles à travers les nuages. Boulotte reniflait un brin de thym en

cherchant à se remémorer la recette du civet de lièvre à la provençale. Elles parvinrent ainsi à l'entrée de la villa. Boulotte sonna. Quelques instants après, le professeur apparut. Il accourut à la grille, tout souriant.

« Ah! mesdemoiselles, je suis bien content de vous voir ! Entrez.

— Les nouvelles sont bonnes? s'enquit Ficelle.

— Excellentes! Isabelle vient de rentrer.

— Les bandits l'ont relâchée?

— Non, c'est beaucoup plus pittoresque que cela. Elle s'est évadée avec l'aide de cette fameuse Fantômette dont elle parle tout le temps.

— Pas possible! Et où est-elle maintenant, Isabelle?

— Au bout du jardin. Elle est allée chercher les plans de ma tuyère dans un kayak que lui a prêté Fantômette.

— On va aller la voir!

— Revenez vite! Je vais à la cave chercher une bonne bouteille de Champagne pour fêter le retour de ma nièce... et pour me remettre de mes émotions. »

Boulotte et Ficelle coururent vers le fond du

jardin. En passant devant le laboratoire, elles entendirent un bruit de voix.

« Tiens, dit Boulotte, il y a du monde dans le laboratoire. Et je vois de la lumière. Isabelle doit être en train de causer avec quelqu'un. »

Elle frappa à la porte.

« Entrez! » fit une voix d'homme.

Les deux jeunes filles passèrent le seuil du hangar. La voix reprit :

« Avancez et levez les mains en l'air! »

Revenons un peu en arrière. Le colonel lisait toujours les aventures de Pouponnette au pôle Nord, et le bruit de la rivière se refermant sur Fantômette venait à peine de se faire entendre, quand Bébert entra dans la cabine.

« Voilà, mon colonel, c'est fait!

— Bien. Cette Fantômette commençait à devenir encombrante. Sommes-nous loin du laboratoire? »

Bébert jeta un coup d'œil sur la rivière. « Non; j'aperçois les premières lumières de Framboisy. Nous approchons.

— Peut-on accoster facilement?

— Oui. La rive est à pic et bordée par un talus d'herbe.

— Parfait. Tu diras à Kafar de nous arrêter un peu avant d'arriver au niveau du laboratoire. Il vaut mieux qu'on ne voie pas le yacht depuis la propriété du professeur. »

Le ronflement du moteur se ralentit. Le yacht manœuvra pour se rapprocher de la rive à vitesse réduite. Le colonel éteignit les lumières de la cabine et monta sur le pont. Kafar désigna la masse noire du hangar.

« Voici le laboratoire.

— Bon. Stoppons ici. »

Bébert coupa le moteur. Le bateau glissa sur une vingtaine de mètres et s'immobilisa contre le talus dans lequel Kafar accrocha une ancre. Les trois hommes débarquèrent rapidement et se dirigèrent vers le laboratoire. Le colonel demanda à Bébert :

« Tu as ce qu'il faut pour ouvrir la porte?

— Oui, mon colonel, nous avons trouvé une clef qui ouvre le cadenas. »

Kafar alluma sa lampe, tandis que Bébert se penchait et déverrouillait la porte. Le colonel entra en premier. Mettant machinalement la main dans une poche, il eut l'agréable surprise d'y trouver un cigare. Il l'alluma aussitôt et circula à travers le hangar en tirant de larges

bouffées de fumée. Il se planta devant la fusée, l'examina de haut en bas et de bas en haut.

« Dommage qu'elle soit si grande! J'aurais aimé l'emporter... Enfin, nous nous contenterons de la tuyère. Tiens, qu'est-ce que c'est? »

Il était tombé en arrêt devant le siège éjectable. Kafar expliqua :

« C'est un fauteuil pour avion à réaction.

— Ah oui! Je vois. Cela pourrait intéresser mon collègue de l'aviation, le général Kloport. Je lui en parlerai. Enfin, pour l'instant, ce que nous voulons, c'est la tuyère. Où est-elle? »

Kafar éclaira les étagères où étaient disposées les inventions du professeur. La lumière s'arrêta sur la pendule à cadrans multiples, puis sur la pompe à eau, puis sur une mécanique composée de pièces d'acier polies et brillantes.

« Tenez, la voilà! »

Il s'approcha, lut la pancarte qui surmontait l'engin : *Extincteur à trompette*. A côté, une étagère vide portait l'inscription *Tuyère de la fusée*. Le colonel toisa Kafar et Bébert d'un œil ironique.

« Et voilà, messieurs les naïfs, voilà pourquoi vous m'aviez apporté l'extincteur. Les étiquettes sont interverties, tout simplement. Ah! on

n'aurait pas de mal à vous faire prendre des vessies pour des projecteurs antiaériens! »

Le colonel mit la tuyère sous son bras et ouvrit la porte. Il sortit du hangar pour se trouver nez-à-nez avec une jeune fille qui se hâtait vers le pavillon. Il l'attrapa par le bras :

« Tiens, tiens ! Ma belle demoiselle, où courez-vous si vite? Kafar, éclaire un peu par ici, que je-voie à qui nous avons affaire... »

Kafar braqua la lampe vers le visage de l'inconnue. Le colonel poussa un cri.

« La nièce du professeur! »



Il restait paralysé, les yeux exorbités par la surprise. Il balbutia :

« Mais... mais nous vous avons ensevelie sous dix tonnes de sable!... Vous n'êtes donc pas morte?... Ou êtes-vous ressuscitée? »

Isabelle ne répondit pas : elle tremblait de peur. Le colonel se ressaisit. Il y avait là un mystère qu'il fallait tirer au clair.

« Rentrons dans le laboratoire!... Mais... que porte-t-elle sous le bras? »

Le colonel arracha le dossier.

« Les plans de la tuyère? De mieux en mieux! Nous faisons coup double, la machine et les plans! Et en prime, nous remettons la main sur cette petite sotte. Mais je ne comprends vraiment pas comment elle est sortie de son tas de sable!... »

A cet instant, deux coups timides furent frappés à la porte du hangar.

« Entrez! » dit le colonel en mettant la main sur l'étui de son pistolet.

La porte s'ouvrit, et deux étranges figures apparurent. C'étaient des jeunes filles, l'une grande et maigre, l'autre petite et rondelette. Elles évoquaient irrésistiblement Don Quichotte et Sancho Pança.

« Avancez ordonna le colonel, et levez les bras en l'air. »

Stupéfaites, Ficelle et Boulotte obéirent.

« Ce sont des amies à vous? » demanda le colonel à Isabelle.

Elle fit un signe affirmatif.

« C'est fâcheux pour elles. Et elles arrivent bien mal à propos! »

Le colonel marcha de long en large, visiblement préoccupé. Il tirait sur son cigare avec énervement. Il prit soudain une décision.

« Allez, on embarque tout le monde! Je ne veux pas laisser derrière moi des témoins compromettants. Sortez d'ici et pas un geste, pas un cri, sinon! Vous le regretteriez... »

Peu rassurées, les trois jeunes filles sortirent du hangar en se bousculant, comme des moutons affolés. Kafar et le colonel les suivirent. Bébert verrouilla la porte du hangar. Le petit groupe se dirigea vers le yacht et embarqua.

A dix mètres en arrière, une silhouette noire se glissa à travers un bouquet de roseaux et prit place dans le kayak.

«Bébert, ordonna le colonel, mets le moteur, es route ! Kafar, aide-moi à ficeler ces jeunes

personnes! Et mettons-les au frais dans la cale.»

Soigneusement bâillonnées et ligotées, les trois filles furent descendues à fond de cale. Le colonel revint dans la cabine et se versa une large rasade de cognac.

« Maintenant, dit-il, résumons la situation. Et tâchons de tirer au clair cette histoire de résurrection. Voyons... Nous avons enlevé cette Isa-v belle et l'avons emmenée dans la baraque en construction. Bien. Puis nous avons récupéré le panier et le faux dossier. A la suite de quoi j'ai ordonné l'exécution de la pécure. Elle a été ensevelie sous le sable. Ça, je l'ai vu de mes propres yeux. Puis nous arrivons ici pour prendre la tuyère et nous tombons de nouveau sur elle! C'est incompréhensible! Aurait-elle une sœur jumelle? »

Kafar secoua la tête.

« Je n'en ai jamais entendu parler... Après tout, le plus simple serait de lui demander comment elle est sortie de son tas de sable...

— En effet, mais avant, je veux poser une ou deux questions à Bébert. Va le remplacer au poste de pilotage et dis-lui de venir ici. »

Kafar quitta la cabine. L'instant d'après, Bébert entra. Il paraissait mal à l'aise. Le

colonel le regarda droit dans les yeux en fronçant les sourcils. Au bout d'un instant, il dit lentement :

« Alors, *que s'est-il passé avec Isabelle?* » Bébert sursauta. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Le colonel attendait. Bébert rassembla tout son courage, puis bredouilla:

« Heu... hum... voilà, je... hum... au moment, heu... au moment où j'allais vider le sable sur la fille, j'ai senti qu'on me piquait dans le dos avec un poignard. C'était... Fantômette.

- Encore cette gamine! Et alors?

— Alors, elle m'a obligé à remplacer Isabelle par un sac de ciment.

- Et c'est ce sac que tu as recouvert de sable?

— Heu... oui.

— Imbécile! »

Le colonel engloutit son cognac et se mit à marcher de long en large dans la cabine, martelant le sol du talon. Il grinça :

« Nous verrons ce que l'état-major pensera de tout ceci. On a dû te dire déjà qu'il ne tolère pas les incapables? »

Bébert baissa le nez sans répondre.

« J'ai heureusement remis la main sur cette

Isabelle! Mais si je dois passer mon temps à réparer vos bévues, à toi et à Kafar, je préfère donner ma démission et me faire garde-barrière! Et si l'état-major vous fait fusiller, vous l'aurez bien cherché ! Ceci dit, file ! Je t'ai assez vu ! »

Enervé, il moula sur le pont pour se rafraîchir en humant l'air de la nuit. Son cigare s'était éteint. Il allait le lancer par-dessus bord quand il se rappela que c'était le dernier qui lui restait. Il sortit de sa poche une boîte d'allumettes et le ralluma. Il secoua une ou deux fois l'allumette, la jeta sur le pont. Mais elle était bien enflammée et ne s'éteignait pas. Le colonel fit un pas pour l'écraser d'un coup de talon, quand à la lueur de la flamme il vit briller derrière la cabine un petit objet jaune. C'était une broche d'or en forme de F.

« Malheur! Fantômette! »

Il s'élança en avant pour saisir son ennemie, mais ses bras se refermèrent sur du vide. Au même instant, un formidable choc au creux de l'estomac le plia en deux en lui coupant le souffle. Il fut redressé par un coup au menton de bas en haut, qui le fit chanceler en arrière. Il heurta du talon un rouleau dé cordage et bascula sur le dos, entraînant dans sa chute un



seau qui servait à laver le pont. Le fracas de ferraille fit sortir Bébert du poste de pilotage. Il alluma sa lampe en criant :

« Il y a de la casse? »

Il aperçut alors Fantômette qui bondissait vers lui, poignard en avant. Epouvanté, il fit demi-tour en hurlant :

« A moi, Kafar! Au secours! i

Kafar sortit de la cabine, juste à temps pour se cogner contre Bébert. Les deux hommes roulèrent sur le sol. Kafar plongea la main dans la poche de sa gabardine pour en extraire son revolver, mais Fantômette l'étourdit d'un coup

de poing sur la nuque. Elle allait s'emparer à son tour de l'arme, quand une violente douleur lui transperça la base du crâne. Un soleil rouge apparut devant ses yeux, qui tourna brusquement au noir. Elle sombra dans l'inconscience.

« Il était temps », dit le colonel en reposant la gaffe qui lui avait servi à frapper Fantomette,

« Oui, dit Kafar en se frottant le cou, un peu plus et elle me prenait mon revolver! Elle tape dur !

— En effet, elle est vigoureuse. Elle en est



bonne santé. On peut même dire que *pour une morte, elle se porte bien*, n'est-ce pas, Bébert? »

L'interpellé devint blanc comme un linge. Le colonel l'empoigna par le revers de son veston et lui hurla à la figure :

« Et maintenant, tu vas me dire ce qui s'est passé? J'en ai assez, de ces résurrections en série! Tu l'as jetée à l'eau, oui ou non? »

Bébert avoua, terrorisé :

« Heu... non...

- Qu'est-ce qui a produit le bruit de chute dans l'eau?

— Heu... l'ancre... l'ancre toute seule.

- Infâme coquin ! Pourquoi n'as-tu pas obéi? Pourquoi n'as-tu pas supprimé Fantômette? »

Le colonel et Kafar rivaient leurs yeux sur le visage de Bébert, avides d'entendre la réponse.

« Je... au moment où j'allais l'attacher à l'ancre, elle m'a dit comme ça :

« — Bébert, j'ai sur la rive un ami qui connaît
« ma présence à bord. Si d'ici une demi-heure je ne suis pas de retour à Framboisy, il préviendra la police et vous serez arrêtés sous l'inculpation de meurtre prémédité. Vous risquez votre tête. Tandis que si vous me

laissez tranquille, vous avez une petite chance de vous en tirer. » Alors j'ai eu peur et je ne l'ai pas jetée à l'eau.

- Et qu'a-t-elle fait, elle?

— Elle s'est cachée sur le toit de la cabine. »

Le colonel repoussa violemment Bébert qui alla heurter la cloison avec un bruit de grosse caisse.

« Canaille! Quand l'état-major va savoir ça, il va... »

Il n'acheva pas. Un violent choc le projeta à terre, dans les jambes de Kafar, tandis qu'un effroyable craquement déchirait l'air. Le yacht, privé de direction — tout le monde avait oublié de le piloter —, venait de se jeter dans la pile centrale du pont Pabras. La proue, complètement défoncée, commençait à faire eau.

« Mille diables! rugit le colonel. Vous avez déserté le poste de pilotage! Vous voyez le résultat! Ah! décidément, je suis entouré d'une bande de nullités comme on en voit peu! »

Kafar et Bébert s'étaient relevés, l'air ahuri et les bras ballants.

« Eh bien, ne restez pas là, plantés comme des piquets! Faites quelque chose! Mettez le canot pneumatique à l'eau! »

Les deux hommes coururent à l'arrière. Le colonel jeta un coup d'œil par-dessus bord pour évaluer la vitesse à laquelle s'enfonçait le bateau, puis, jugeant qu'il avait assez de temps, il se baissa, empoigna un cordage et ligota Fantômette, toujours évanouie, après lui avoir retiré son poignard qu'il planta dans le pont. Puis il la prit sous son bras, entra dans la cabine et descendit au fond de la cale par un court escalier. L'eau l'envahissait en bouillonnant. Allongées sur le sol qui commençait à s'incliner, les trois prisonnières roulaient des yeux de bêtes à l'abattoir. Le colonel laissa lourdement tomber Fantômette, grogna : «Au plaisir! » et remonta en ricanant. Dans la cabine il prit la tuyère, le dossier et une bouteille de cognac, puis monta sur le pont qui s'inclinait de plus en plus. A la lueur d'une lampe de poche, Kafar et Bébert mettaient à l'eau le canot gonflable. Les trois hommes embarquèrent et s'éloignèrent du yacht qui tournoyait lentement au milieu du courant en s'enfonçant par l'avant, avec son moteur toujours en marche. Le colonel poussa un soupir :

« Quel dommage d'abandonner un si beau

bateau! A cause des deux idiots que vous êtes! Enfin, le gouvernement de Névralgie m'en offrira un autre, en échange de la tuyère. Et en récompense de mes bons et loyaux services. »

Cette perspective lui ayant rendu sa belle humeur, il avala une large rasade de cognac et commanda :

« Ramez ferme! Nous ne sommes plus loin du quai. Débarquons le plus vite possible. Je veux mettre en application une petite idée que je viens d'avoir! »

Peu soucieux de contrarier l'irascible militaire, les deux hommes ramèrent avec une vigueur accrue. Quelques instants plus tard, le canot touchait le quai. Le colonel sauta à terre, jeta à l'eau le flacon qu'il venait de vider et commanda :

« Allez chercher mon cognac et mes cigares dans la baraque. »

Il se retourna, contempla l'Ondine. Là-bas, en aval, la coque blanche du yacht déjà à demi submergée se fondait dans l'eau noire et dans la nuit.

« Bon voyage, mesdemoiselles, et que le diable vous emporte! »

Il marcha vers la Mercedes, ouvrit la porte et

s'installa. Bébert et Kafar arrivèrent au pas de course et lui présentèrent les cigares et la bouteille de cognac. Le colonel vida la moitié de la bouteille dans son gosier et croqua la pointe d'un cigare qu'il alluma avec soin.

« Et maintenant, nous retournons chez notre excellent ami le professeur Potasse. »

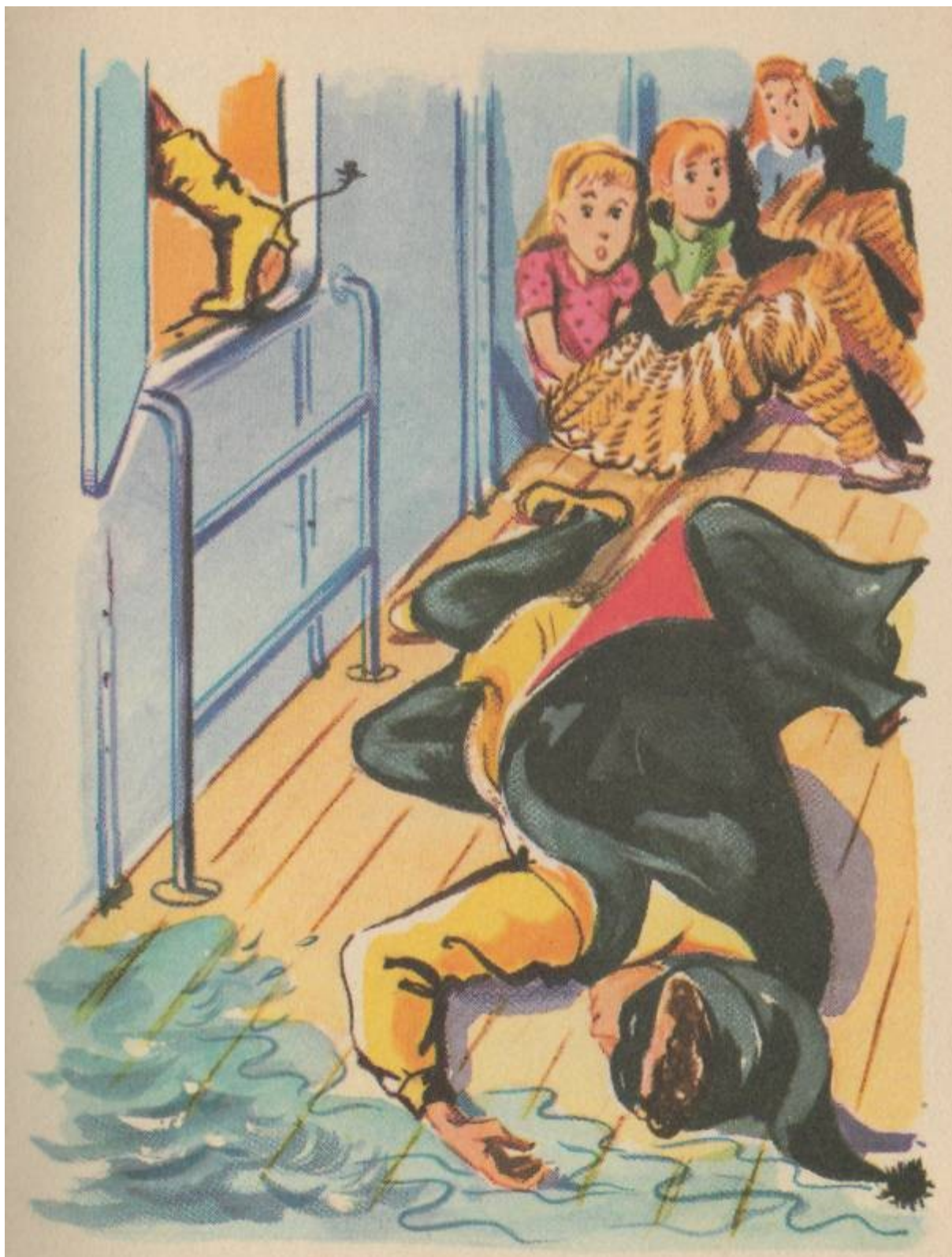
Et comme Kafar levait un sourcil interrogateur:

« J'ai décidé, expliqua-t-il, de ne laisser derrière moi aucun témoin gênant. Il reste le professeur. Qui l'empêchera de bavarder, si ce n'est nous? Allons, en route! »

La Mercedes démarra en trombe, vira dans un grincement de pneus et fila en direction de Framboisy.

Il était une heure du matin.





Le colonel laissa lourdement tomber Fantomette.



CHAPITRE IX

La destruction du laboratoire

DANS le jardin, le professeur faisait les cent pas, en proie à une inquiétude terrible. Sa nièce avait de nouveau disparu! Non seulement elle, mais aussi Boulotte et Ficelle!

« C'est à devenir fou! Voyons... essayons de raisonner... Isabelle arrive ici avec le kayak, m'annonce que les plans sont restés dedans...

Elle retourne les chercher... Une minute après surviennent ses amies Boulotte, et Ficelle qui partent la rejoindre au jardin. Pendant ce temps je débouche une bouteille de Champagne et puis plus rien. Aucune trace du kayak... et, de plus, la tuyère qui était dans le laboratoire a disparu! Je comprends de moins en moins! »

La sonnerie de la porte d'entrée interrompt ses réflexions. Trois hommes se trouvaient derrière la grille. L'un d'eux exhiba un insigne.

« Police! Ouvrez!

— Ah! vous m'apportez des nouvelles de ma nièce?

— En effet. Mais... qu'y a-t-il là-bas, au fond du jardin? »

Le professeur tourna la tête pour voir ce qui se passait. Il sentit qu'une main se plaquait, sur son visage, tandis qu'on lui maintenait les bras pour l'attacher. Il fut soulevé de terre et transporté jusqu'au laboratoire.

« Posez ce bonhomme à terre! » ordonna le colonel Pork.

Il sortit un cigare de sa poche, l'alluma et en tira des bouffées dignes d'une locomotive du Far West. Le savant le regardait faire d'un air effaré.

« Mon cher professeur, dit le colonel, vous êtes un témoin bien gênant. Je suis donc au regret de vous faire disparaître... accidentellement. Il y a des produits dangereux dans votre laboratoire. De la nitrocellulose, de l'acide azotique... Des produits inflammables et explosifs que vous utilisez pour vos fusées. Bien. Kafar?

— Mon colonel?

— Tu vas entasser quelques bouts de bois sur ces caisses d'explosifs, les arroser de pétrole ou d'essence. Je vois là des bidons qui doivent en contenir. Une allumette sur le tout, et lorsque la caisse aura suffisamment chauffé, nous entendrons un gros boum! »

Pendant que Kafar préparait l'incendie, Bébert attachait le professeur à la fusée comme un Indien au poteau de torture. Le colonel alluma un nouveau cigare et jeta l'allumette enflammée sur le tas imbibé de pétrole. Une flamme jaune et fumeuse s'éleva, se propageant rapidement.

« Maintenant, messieurs, ne nous attardons pas. Professeur, je vous salue! »

Les trois hommes sortirent rapidement du hangar que Bébert verrouilla, traversèrent le

jardin et sortirent dans la rue. Là, ils attendirent. Le colonel se frottait les mains.

« Nos exploits de cette nuit sont passionnants. D'abord l'eau : un naufrage. Ensuite le feu : un incendie. Appréciez, messieurs, appréciez! »

Mais les deux autres ne semblaient pas partager l'enthousiasme du colonel. Ils avaient une furieuse envie de s'en aller.

« Attendons, messieurs, que cette explosion se produise. Je veux l'entendre. Une explosion est une musique douce à l'oreille d'un militaire... »

Les minutes s'écoulèrent. Le colonel consulta sa montre.

« Hum... Il est presque deux heures du matin. »

Il tira quelques bouffées de son cigare, puis sortit une fois de plus son flacon de cognac qu'il vida complètement. Il regarda sa montre de nouveau.

« Alors, elle vient cette explosion? Nous n'allons tout de même pas passer toute la nuit ici à attendre ! Allons voir ce qui se passe. Vous deux, marchez devant! »

Peu rassurés, les deux complices retournèrent en direction du hangar, s'attendant à être

soufflés d'une seconde à l'autre par l'explosion. A dix pas derrière eux, le colonel les invectivait en les traitant de couards et de poules mouillées. Arrivés devant le laboratoire, ils s'arrêtèrent.

« Alors, hurla le colonel, qu'attendez-vous pour entrer?

— Voilà, voilà... », bredouilla Bébert en déverrouillant le cadenas.

L'intérieur du laboratoire était noir.

« Par exemple! Le feu est éteint! Comment diable... »

Les débris de bois, à demi calcinés, flottaient sur une mare d'eau. Le professeur Potasse avait disparu.

« C'est incompréhensible! Comment a-t-il pu éteindre l'incendie, et comment est-il sorti d'ici? »

Très impressionné, Bébert bredouilla :

« Allons-nous-en, allons-nous-en... Il y a un mystère dans ce laboratoire. »

Le colonel Pork paraissait dégrisé. Il dit à voix basse :

« Oui, c'est ça. Ne restons pas ici... »

Ils quittèrent le hangar sans même prendre la peine de refermer derrière eux. Ils traversèrent le jardin, contournèrent le pavillon, franchirent la

porte et se dirigèrent vers l'auto. Bébert ouvrait déjà la portière quand Kafar poussa un cri en désignant les roues.

« Regardez! Les pneus sont à plat !

— Encore un coup de Fantômette! » gémit Bébert.

Le colonel tenta de conserver son sang-froid.

« Allons, ce que tu dis est absurde! Fantômette est en ce moment au fond de l'Ondine, en compagnie de ses amies et du yacht. C'est sans doute quelqu'un qui a voulu nous faire une farce. Une mauvaise farce. Allez, sortez la pompe et gonflez-moi ces pneus rapidement. »

Kafar ouvrit le coffre de la voiture pour y prendre la pompe qu'il ajusta à la valve de la première roue. Il pompa pendant cinq minutes, puis s'arrêta pour enlever sa gabardine qui lui tenait trop chaud. Il la déposa sur la clôture d'une propriété qui bordait la route. La nuit étant noire, personne ne remarqua qu'une main se glissait dans la poche du vêtement pour en retirer le revolver de l'espion.

Après une bonne demi-heure de pompage (auquel le colonel Pork participa, tant grande était son envie de quitter les lieux), la voiture démarra et prit la direction du centre de la

ville. Le colonel tira son mouchoir et s'épongea le front. Il soupira et se laissa aller en arrière, les bras étendus sur la banquette. Soudain, ses mains tâtonnèrent le siège. Un frisson glacé le parcourut. Il cria d'une voix rauque :

« Arrête, arrête tout de suite! »

Bébert bloqua les freins.

« Que se passe-t-il, colonel?

— Allume le plafonnier. »

Effaré, le colonel montra la banquette du doigt.

« J'avais posé la tuyère là, à côté du dossier noir... Il n'y a plus rien! On nous a tout volé!

— C'est Fantômette! dit Bébert dans un souffle.

— Oui, dit Kafar, elle — ou son spectre — rôde autour de nous... elle nous surveille... elle sait tout ce que nous faisons...

— Assez! cria le colonel, vous allez me rendre fou! Allez, démarrez! Rendons-nous à l'hôtel du Chat-qui-louche. Nous mangerons un morceau, nous boirons un coup et nous verrons ce qu'il convient de faire. »

La voiture repartit à toute allure, à travers les rues désertes de Framboisy.

Lorsque le colonel Pork avait quitté le yacht en perdition, il était persuadé que les quatre jeunes filles étaient condamnées à être irrémédiablement noyées. Elles étaient soigneusement ligotées à fond de cale, laquelle se remplissait d'eau à vue d'œil. Il n'avait oublié qu'un détail, mais un détail d'importance : *Fantômette était parmi les prisonnières*. Et enfermer Fantômette, c'est saisir du mercure avec les doigts ou de l'eau avec une fourchette.

Isabelle, Boulotte et Ficelle avaient tout d'abord été stupéfaites de voir le colonel leur amener cette nouvelle prise. Stupéfaction qui s'était aussitôt changée — chez Isabelle surtout — en muette admiration. Muette à cause du bâillon. Pour la première- fois, elle avait la chance de voir de près la fameuse justicière.

Mais un problème se posait maintenant : comment Fantômette allait-elle se tirer de la périlleuse situation dans laquelle elle se trouvait ? La cale se remplissait d'eau, et elle restait immobile, évanouie.

« L'auraient-ils tuée ? »

Au bout d'un moment, l'aventurière masquée remua faiblement.

Elle gisait sur le plancher incliné, et la moitié de son corps plongeait déjà dans, l'eau. Le froid était en train de la ranimer. Elle poussa un gémississement plaintif, puis quelques secondes après se mit à respirer à fond, régulièrement. Après quelques instants elle se redressa, regarda autour d'elle. Apercevant les trois autres prisonnières, elle sourit. Puis, très tranquillement, elle abaissa son menton sur sa poitrine et mordit à pleines dents dans sa broche en forme de F. Il y eut un déclic et le bijou d'or s'ouvrit en deux, faisant jaillir une petite lame d'acier. Fantômette serra la broche entre ses dents, l'arracha de la cape et, en quelques mouvements de tête, coupa la corde qui l'attachait. En dix secondes elle se trouva libre. Elle trancha les liens de ses compagnes et leur fit signe de monter sur le pont, le tout sans prononcer une parole.

Le yacht était à demi submergé, mais le moteur installé à l'arrière fonctionnait toujours. Fantômette entra dans la cabine de pilotage — Peau lui venait jusqu'à la taille — et tourna la roue du gouvernail. Le yacht vira lentement en se rapprochant du rivage. Un choc indiqua qu'il venait de heurter la berge. Les trois amies sautèrent à terre, tandis que Fantômette remontait

dans son kayak qui était toujours amarré au flanc du yacht. Elle s'éloigna à force de pagaie, pour éviter d'être prise dans le remous que provoqua le yacht en sombrant.

Tandis que les trois jeunes filles prenaient la direction de Framboisy en longeant la berge, Fantômette dirigea son esquif vers la propriété du professeur Potasse. Elle dissimula le kayak dans les roseaux, sauta sur la rive et courut vers le laboratoire. Elle stoppa net et se plaqua contre la cloison métallique : le colonel et ses deux acolytes sortaient du hangar en toute hâte. Fantômette leva les yeux. Filtrant à travers le vasistas, une lueur dansante se réfléchissait sous les feuilles et les branches du chêne. Une vague odeur de fumée filtrait à travers les joints du hangar.

« Auraient-ils mis le feu au laboratoire? » Elle escalada l'échelle, s'avança sur la fameuse branche qu'elle connaissait bien et bondit sur le toit du bâtiment. Un coup d'œil à travers le vasistas lui permit de voir un spectacle effrayant. Eclairé par les flammes d'un tas de bois, le professeur se démenait comme un diable pour se libérer de la fusée à laquelle il était attaché.

Fantômette se coula, dans l'ouverture du châssis, se suspendit par les mains à une poutrelle, se laissa choir et atterrit juste devant le professeur stupéfait. Elle commençait à avoir l'habitude de cet exercice. Sans perdre une seconde, elle bondit vers l'étagère où se trouvait la pompe électrique à arroser les jardins, la plongea dans le baquet d'eau et la brancha à une prise de courant dont elle semblait déjà connaître l'existence. La pompe se mit à ronfler en projetant une colonne d'eau. Fantômette braqua le jet vers les flammes qui s'éteignirent en sifflant dans un nuage de vapeur. Puis elle débrancha la pompe et alluma un plafonnier qui éclairait le laboratoire.

Toutes ces opérations n'avaient pas demandé plus d'une minute. Fantômette prit alors un couteau sur l'établi et délivra le professeur qui là remercia, très ému.

« Mademoiselle, permettez-moi de vous exprimer mon... ma... reconnaissance... » L'aventurière balaya ces paroles d'un geste : « Une autre fois, monsieur le professeur. Pour l'instant il faut sortir d'ici le plus vite possible.

Elle essaya d'ouvrir la porte, mais le cadenas

la fermait de l'extérieur. Elle réfléchit une seconde.

« Auriez-vous une clef du cadenas?

— Oui, certainement Tenez, elle est accrochée à ce clou.

— Très bien. »

Elle s'empara de la clef, puis s'assit sur le fauteuil éjectable et pressa le bouton de déclenchement. Sous le regard ébahi du professeur, l'explosion projeta le siège jusqu'au plafond. Fantômette s'agrippa à une poutrelle — comme la fois où elle avait échappé à Kafar — et disparut par le vasistas.

Le professeur Potasse ne parvenait pas à surmonter son étonnement.

« C'est fantastique! Si je ne l'avais pas vu de mes yeux, je ne le croirais pas. Ainsi donc, cette Fantômette qui a déjà libéré ma nièce me sauve également la vie! C'est un véritable ange gardien! Mais ce qui m'étonne le plus, c'est qu'elle sache faire fonctionner mes inventions! Elle n'a pas hésité une seconde pour manœuvrer la pompe ni pour utiliser le fauteuil... C'est étrange... »

Il en était là de ses réflexions quand une clef fut tournée dans le cadenas. Fantômette ouvrit

la porte, un doigt sur la bouche, fit sortir le professeur et referma. Elle l'entraîna vers le pavillon en le faisant marcher sur les plates-bandes pour étouffer le bruit des pas. Elle chuchota :

« L'entrée à l'arrière du pavillon est-elle ouverte ?

— Oui.

— Alors, allez dans votre chambre et n'en bougez plus.

— Mais... ma nièce, qu'est-elle devenue?

— Soyez tranquille, elle est en bonne santé.

— Et vous, qu'allez-vous faire? Vous courez toutes sortes de dangers. Je pourrais peut-être vous aider? »

Fantômette sourit.

« Ne vous inquiétez pas pour moi non plus. Je sais très bien ce que je fais. Au revoir! »

Elle fit un petit salut amical et disparut dans la nuit.

Pensif, le professeur rentra dans le pavillon.



CHAPITRE X

A quoi sert un coffre d'auto

"PHARES allumés, la Mercedes roulait dans les rues de Framboisy. Elle pénétra dans un quartier de rues tortueuses et s'arrêta dans l'une d'elles, qui était fort mal éclairée, devant l'hôtel du Chat-qui-louche. Le colonel Pork, Bébert et Kafar en descendirent et pénétrèrent dans l'immeuble. Ils gravirent deux étages, entrèrent

dans une chambre. Le colonel alla droit à une armoire, en sortit un verre, un flacon de cognac, un siphon d'eau de Seltz et se prépara un cognac-soda bien tassé qu'il avala d'un trait. Kafar et Bébert, effondrés sur des chaises, semblaient devenus amorphes. Le colonel, qui avait retrouvé son énergie, frappa la table du poing.

« Un peu de nerf, messieurs! Nous n'allons pas nous laisser abattre par un petit échec. Il faut réagir, que diable! Ce n'est pas une gamine déguisée qui doit nous faire peur! »

Il prit deux verres dans l'armoire, les remplit avec le siphon et les présenta aux deux complices :

« Tenez, buvez! Un grand verre d'eau vous fera du bien. Maintenant, écoutez-moi. Il vient de me venir une idée. Nous allons mettre sur pied une combinaison qui va nous permettre de réussir dans notre entreprise, malgré toutes les Fantômettes du monde. Tout d'abord... »

Dehors, l'avertisseur de l'auto venait de fonctionner.

« Tiens? Qui donc s'amuse à faire klaxonner notre voiture? Bébert, descends voir. »

Bébert sortit. Le colonel reprit :

« Donc, mon cher Kafar, nous allons nous procurer une camionnette ou un fourgon. Puisque nous avons perdu le yacht, il nous faut un autre véhicule.

- Mais nous avons la Mercedes?

- Oui, seulement elle est trop petite pour ce que je veux en faire. Demain matin — il regarda sa montre — ou plus exactement dans quelques heures, quand le jour sera levé, nous retournerons chez le professeur.

— Oh! mais il doit être sur ses gardes!

- Sans doute, c'est pourquoi nous allons prendre nos précautions. Nous allons nous déguiser en reporters, avec chapeaux mous, grosses lunettes, fausses moustaches, bloc-notes et micro. Dès que nous serons entrés dans la propriété, nous sautons sur le professeur, nous le ficelons et nous l'enfermons dans la cave. Puis nous faisons rouler la fourgonnette, nous ouvrons la porte et nous embarquons quoi?

- Heu... je ne vois pas...

- La fusée, mon cher Kafar, la fusée complète, ce qui est encore mieux que la tuyère seule. »

Il se versa un nouveau verre de cognac et fronça le sourcil.

« Que fait donc Bébert? Il devrait être là! Descends donc voir ce qu'il trafique. »

Kafar se leva et sortit de la chambre. Le colonel Pork ouvrit un coffret de cigares qui se trouvait sur la table, en choisit un, ôta la bague de papier doré qu'il passa à son petit doigt. Puis il coupa l'extrémité du cigare d'un coup de dent et l'alluma. En quelques instants, la pièce se remplit de fumée bleuâtre.

Il s'assit, allongea ses jambes et mit les mains dans ses poches.

Il réfléchit. Oui, son plan se présentait bien. Le naïf professeur ne serait pas étonné de voir surgir des reporters après les événements qui venaient de se produire. Il ouvrirait en toute confiance. Ensuite, pas de problème. Embarquement de la fusée... Elle serait peut-être un peu lourde... Par prudence, on se procurerait une poulie et des cordes pour pouvoir la charger dans le camion. Après, il ne resterait plus qu'à longer l'Ondine jusqu'à l'embouchure. Et là, un petit cargo névralgien embarquerait l'engin. Après... Il n'y aurait plus qu'à envoyer un rapport chiffré à l'état-major et à attendre un chèque orné de multiples zéros. Allons, l'affaire ne se présentait pas trop mal...

Il avala un nouveau verre de cognac et se leva.

« Mais que font-ils donc? Pourquoi ne remontent-ils pas? »

Il marcha de long en large avec impatience, puis décida :

« Descendons! Je veux voir moi-même ce qu'ils fabriquent! »

Il dégringola l'escalier, sortit de l'hôtel et s'approcha de la voiture. Les phares illuminaient la rue.

« Tiens, pourquoi ont-ils allumé les phares de l'auto? »

Il ouvrit la portière, se pencha pour éteindre et referma. Au même instant, il sentit un objet froid lui toucher la nuque.

« Ne bougez pas, colonel. Croisez les mains sur votre tête. »

Le colonel obéit en disant :

« Vous êtes Fantômette, n'est-ce pas? »

— On ne peut rien vous cacher! dit une voix juvénile. Maintenant, reculez lentement. Et pas de bêtises. Si le revolver s'enrayait, je vous embrocherais d'un coup de poignard. Oui, je l'ai récupéré sur le pont du yacht, avant qu'il ne sombre. »

Le colonel Pork obéit docilement. La voix reprit :

« Et maintenant, soulevez le couvercle du coffre à bagages. »

Assez étonné, le colonel ouvrit le coffre. Il étouffa une exclamation. Bébert et Kafar s'y trouvaient déjà, à genoux et plies en deux. Ils ne bougeaient pas.

« Vous les avez tués ! » cria le colonel.

Fantômette se mit à rire.

« Mais non, je leur ai juste caressé le crâne d'un coup de crosse. Allez, mon colonel, allez les rejoindre. Vous serez un peu tassés mais, rassurez-vous, le voyage ne sera pas trop long. »

A contrecœur, le colonel enjamba le rebord arrière de l'auto et s'accroupit dans le coffre. Fantômette rabattit le couvercle d'un coup sec. Puis elle se mit au volant et démarra. Cinq minutes plus tard, la Mercedes stoppait devant le commissariat de police.

A l'intérieur du commissariat, le brigadier Pivoine et le gendarme Lilas faisaient une petite belote pour tuer les longues heures de garde nocturne.

« Belote, rebelote et atout ! » annonça le brigadier triomphalement.

— Diable, diable! je n'ai pas de chance, ce soir ! dit Lilas.

— Ma foi, on dirait que tu as l'esprit ailleurs.

— C'est vrai. Je pense à cette fameuse Fantômette. Tu as lu l'article du journal?

— Non.

— Jette un coup d'œil. »

Le brigadier prit la feuille et lut :

La police sera-t-elle réduite au chômage?

« Oh ! oh ! nous n'en sommes pas encore là !

— Attends, lis la suite.

— Voyons... « Depuis quelque temps, l'étrange justicière qui se fait appeler Fantômette semble multiplier ses exploits. Après l'arrestation du cambrioleur qui fut enfermé dans une cabine téléphonique et celle de l'escroc Godillot, après l'arrestation des gangsters qui attaquèrent la banque de Framboisy, et la capture de l'assassin des vieilles dames, Fantômette va-t-elle poursuivre ses prouesses? Nous avons interviewé le préfet de Police qui nous a déclaré...»

Bang!... bangl... bangl...

Les deux gendarmes sursautèrent.

« Qu'est-ce que c'est que ça, brigadier?

— Gendarme Lilas, on dirait des coups de feu, indubitablement!

— 'Brigadier, vous avez raison! Et ces coups de feu troublent l'ordre, positivement.

— Subséquemment, allons le rétablir! » Les deux policiers sortirent. Devant le commissariat stationnait une longue voiture apparemment vide. A la poignée d'une porte était accroché un écriteau que le brigadier lut avec une exclamation de surprise. Il le désigna à son collègue.

« Gendarme Lilas, lisez ça, et dites-moi si nous n'allons pas avoir de l'avancement.

— Oh! oh! Une fois de plus, brigadier, vous avez raison! »

Ils se postèrent à l'arrière de la voiture, pistolet au poing. Le brigadier ouvrit le couvercle du coffre et ordonna d'une voix forte :

« Au nom de la Loi, sortez de cette boîte ! »

Le colonel et ses complices se redressèrent, l'air complètement ahuri, et descendirent. Sitôt remis debout, le colonel demanda sèchement :

« Que signifie cela? Vous prétendez nous arrêter? De quel droit? Vous ne manquez pas de toupet!

— Ah! rugit le brigadier, je ne manque pas

de toupet? Et ce carton, il en manque peut-être, de toupet? »

il lui fourra la pancarte sous le nez. Le colonel lut l'inscription :

A VIS A MM. LES AGENTS

Vous trouverez dans le coffre de cette voiture trois dangereux espions coupables de divers méfaits tels que cambriolage, incendie volontaire, séquestration, tentative de meurtre, etc.

A tenir soigneusement au frais.

Signé : FANTOMETTE





CHAPITRE XI

Qui est Fantômette?

BOULOTTE, vous me copierez le verbe « Ne pas apporter de souris » pendant le cours d'histoire », et le verbe « Ne pas copier de recettes de cuisine sur mon cahier de textes ». Taisez-vous, mademoiselle Potasse, sinon je vous ferai copier le verbe « Ne pas bavarder à tort et à travers », ainsi que vous, mademoiselle Ficelle! »

La classe était houleuse. L'agitation avait commencé dès l'arrivée des trois héroïnes qui s'étaient empressées de conter leurs exploits et d'exhiber les journaux où s'étaient de grands titres : « FANTOMETTE CAPTURE UNE BANDE D'ESPIONS INTERNATIONAUX », « FANTOMETTE FAIT ECHOUER UN ATTENTAT CONTRE LE PROFESSEUR POTASSE », « FANTOMETTE S'ECHAPPE D'UN YACHT EN PERDITION, EN COMPAGNIE DE TROIS ECOLIERES. »

« C'est nous les écolières! » s'écriait Isabelle avec orgueil.

La pluie des punitions put enfin ramener un certain calme, et la classe se poursuivit par une dictée bourrée de pièges orthographiques, qui mit un point final à l'agitation. La dictée terminée et corrigée, Mlle Bigoudi consulta son carnet.

« Mademoiselle Ficelle, voulez-vous venir au tableau... ».

La grande fille monta sur l'estrade d'un pied ferme. Elle avait (une fois n'est pas coutume) convenablement appris la leçon de géométrie et parfaitement retenu les règles de similitude des triangles. Elle attendit la première question avec le sourire.

« Mademoiselle Ficelle, quelles sont les cinq parties du monde? »

Le sourire de Ficelle se figea. Une expression d'intense surprise lui fit ouvrir la bouche, d'où ne sortit aucun son. Comment, le sujet de la leçon n'était donc pas de la géométrie?

« Je vous écoute! » dit Mlle Bigoudi.

La grande fille avala sa salive avec peine. Elle fit un prodigieux effort mental, essayant de rassembler quelques morceaux du monde, et finalement elle bafouilla :

« Les... quatre parties du monde sont... heu... trois : l'Europe et l'Asie... »

Puis elle se tut et attendit l'orage avec résignation. L'orage ne tarda pas, en effet.

« Vous moquez-vous de moi, mademoiselle? Je constate qu'une fois encore vous avez négligé d'apprendre votre leçon. Vous me la copierez trois fois, puisque c'est le seul moyen de faire entrer les cours dans votre tête! Mais au fait... »

Elle consulta de nouveau son carnet.

« Hier, je vous ai donné des verbes à copier. Ce travail est-il fait?

— Heu... oui, mademoiselle.

— Voyons. »

La grande Ficelle entreprit de fouiller dans

son cartable. Après de laborieuses recherches, elle mit la main sur les précieuses feuilles de punition, rédigées selon le « style express » :

« Je n'entre pas en classe en dehors des cours,
Tu n'entres pas...
Il n'entre pas...
Nous n'entrons pas... »

Brandissant les feuilles comme Jupiter la foudre, l'institutrice exprima son indignation en des termes qui firent souhaiter à Ficelle de se trouver à cent pieds sous terre.

« Combien de temps ces petites plaisanteries vont-elles encore durer? Me croyez-vous assez naïve pour tolérer vos méthodes personnelles de travail? Je vous engage vivement à modifier vos manières, sans quoi c'est la mise à la porte qui vous attend! Vous allez recommencer ces verbes, sans en omettre un seul mot. De plus, vous me copierez à tous les temps et tous les modes le verbe « S'appliquer à écrire en entier » le texte des punitions que la maîtresse me « donne à faire ». Retournez à votre place! »

La grande Ficelle s'effondra sur son banc en grognant entre ses dents :

« Au lieu de courir après les bandits, Fantômette ferait bien mieux de nous débarrasser de Mlle Bigoudi! »

*

**

Françoise, Boulotte, Ficelle et Isabelle étaient réunies sous la tonnelle. Marie venait d'apporter une succulente crème au chocolat confectionnée grâce au Pressomoulivapomixer qu'elle savait maintenant faire fonctionner. A la vue du compotier, Boulotte passa une langue gourmande sur ses lèvres et expliqua :

« Pour faire une crème au chocolat, on prend 125 grammes de chocolat, un demi-verre de lait, du sucre en poudre... »

Mais Isabelle interrompit la recette.

« Vous ai-je fait voir le portrait de Fantômette?

— Oui, dit Françoise, il est dans ton album. Tu lui as fait des grandes ailes de chauve-souris.

— Attends! Ça, c'était un dessin d'imagination. Maintenant que j'ai vu Fantômette, j'en ai fait un portrait ressemblant. Je vais le chercher.»

Elle s'éclipsa en courant. Boulotte en profita pour terminer l'énoncé de la recette, tout en



bourrant Mimosa de gâteaux secs. Isabelle réapparut, un rouleau de papier sous le bras. Elle avait mis un masque noir sur sa figure.

« Hein, regardez si je ne ressemble pas à Fantômette! »

En même temps, elle déroulait le papier sur lequel elle avait dessiné le portrait de la justicière.

« Pas du tout! dit Ficelle, tu ressembles à Fantômette comme moi à un raton laveur. »

Vexée, l'autre tapa du pied.

« Enfin, le portrait, il est ressemblant, au moins? »

Ficelle et Boulotte durent admettre que le portrait était assez réussi.

« Oui, dit Ficelle, pour un croquis fait de mémoire, ce n'est pas mal »

Elle réfléchit une seconde.

« Tiens, dit-elle, c'est bizarre... ça ressemble à Françoise...

— Ah? »

Isabelle regarda le portrait, puis Françoise.

« Oui, peut-être bien... Tiens, Françoise, mets le masque. »

La jeune fille mit en riant le loup noir sur son visage. Ce fut une exclamation générale.

« "C'est tout à fait elle!

— Oui, dit Boulotte, il ne lui manque que la cape noire et l'agrafe en forme de F. »

Isabelle se grattait le bout du nez en réfléchissant. Elle considéra Françoise pendant Un bon moment, puis elle dit :

« Evidemment, Françoise ressemble beaucoup à Fantômette. Même taille, même forme de visage, mêmes cheveux. La voix aussi est la même. On s'y tromperait. Et je trouve assez amusant d'imaginer que Françoise Dupont pourrait être une bonne petite écolière le jour, et que la nuit elle pourchasserait de dangereux

bandits. Seulement, voilà, ça ne peut pas être comme ça! Non, c'est impossible!

— Ah! dit Françoise en souriant, pourquoi donc est-ce impossible?

— Pourquoi? Eh bien, ma petite, je vais te le dire. Tu ne peux pas être Fantômette, pour la bonne raison que Fantômette est une fille dix fois plus intelligente que toi! »





Georges Chaulet est né le 25 Janvier 1931 à Paris, d'une mère commerçante et d'un père ingénieur des Ponts-et-Chaussées. En 1935-1936, la famille Chaulet s'installe pendant un an au Caire avant d'élire domicile en 1940 à Antony, dans les Hauts de Seine, ville où Georges Chaulet habite encore aujourd'hui. À Antony, il fréquente l'école Ferdinand Buisson puis le lycée Lakanal.

Mais le jeune Georges Chaulet n'aime pas l'école. Il s'y ennueie profondément et aspire à la liberté et à l'aventure, à l'image de Ficelle. De ce désir d'évasion et de légèreté naîtront ses premiers romans policiers, écrits en classe de seconde, pendant les cours de mathématiques. Ses références sont Bibi Fricotin, Les Pieds Nickelés, Zig et Puce, Mickey, Félix ou Popeye, mais également Sherlock Holmes, Fantômas et Arsène Lupin.

Après le Bac, Georges Chaulet s'inscrit à l'école des Beaux-Arts à Paris, section Architecture. Il y reste deux ans avant de faire son service militaire en Allemagne, entre 1952 et 1954, période très pénible pour l'auteur qui éprouve un rejet viscéral de toute forme d'autorité. Il trouve pourtant le temps de participer à un concours de nouvelles radiophoniques, où il rafle le premier prix avec une nouvelle intitulée "Le Martien" et qui relate l'histoire d'un extraterrestre pourvu de deux nez (l'un pour les odeurs végétales, l'autre pour les odeurs animales !).

Le service militaire terminé, Georges Chaulet retourne travailler avec ses parents, dans la brûlerie de café qu'ils viennent d'ouvrir à Paris. Mais désormais, Georges Chaulet a choisi sa voie : il sera écrivain



En 1957, il se présente aux Éditions Hachette avec un manuscrit pour enfants : "Les 4 AS Superdétectives". Malheureusement, la maison d'édition a acquis deux ans auparavant les œuvres d'Enid Blyton, ce qui représente l'adaptation française de plusieurs centaines de titres. Hachette refuse donc de publier Georges Chaulet.

En revanche, les Éditions Casterman, en Belgique, donnent leur accord, mais renomment l'ouvrage "Le Fantôme de Campaville". Les illustrations sont assurées par François Craenhals. Lorsque le second volume est publié, les Éditions Casterman acceptent finalement de garder le nom de la série : "Les 4 AS". Se succéderont alors 5 volumes, de 1958 à 1962. À ce moment-là, Chaulet et Craenhals proposent le projet d'adapter la série en bandes dessinées, projet immédiatement accepté par les Éditions Casterman. 40 albums des "4 AS" ont été édités à ce jour (le dernier par François Craenhals seul) et une réédition en intégrales est en cours depuis 2000.

Entre-temps, Georges Chaulet, confiant et prolifique, décide de créer un héros féminin pour la jeunesse, partant de l'idée – réaliste – que les filles lisent plus que les garçons. Voilà comment naît le roman fondateur : "Les Exploits de Fantômette".

En 1960, Georges Chaulet se présente à nouveau aux Éditions Hachette avec d'un côté les romans des 4 AS déjà parus chez Casterman, et de l'autre le manuscrit des "Exploits de Fantômette". Cette fois, Hachette accepte d'éditer Georges Chaulet et le contrat est signé le 28 juin 1960, pour un tirage initial de

40.000 exemplaires. Le volume "Les Exploits de Fantômette" paraît en 1961 (le tirage sera épuisé pratiquement dès la première année de sa sortie).

À 30 ans, Georges Chaulet connaît enfin le succès. La déferlante "Fantômette" durera jusqu'au milieu des années 1980, avec 49 titres parus, soit 9000 pages, et environ 30 millions de volumes vendus à ce jour.



À partir de cette époque, Georges Chaulet tentera de lancer d'autres héroïnes féminines avec "Béatrice" (dont l'héroïne – une jeune noble de la Cour de Louis XIII - a énormément de points communs physiques et psychologiques avec Fantômette...) et "Étincelle", et il écrira de nombreuses autres séries, parfois originales, comme "Les 3D", "Le Prince Charmant" ou "Les Trésors", ou parfois sur commande, comme "Inspecteur Gadget", "Le Petit Lion" ou "Mickey", mais sans jamais connaître le succès phénoménal de "Fantômette" et des "4 AS".

En tout, Georges Chaulet a écrit environ une centaine de romans, nouvelles ou scénarios de bandes dessinées en dehors de "Fantômette". On ne peut que saluer le dynamisme et la joie de vivre de cet auteur qui nous a toutes et tous fait rêver.

Merci Monsieur Chaulet !

Les Aventures de Fantômette, Éditions Hachette, Bibliothèque Rose



1. Les Exploits de Fantômette (1961)



2. Fantômette contre le Hibou (1962)



3. Fantômette contre le Géant (1963)



4. Fantômette au Carnaval (1963)



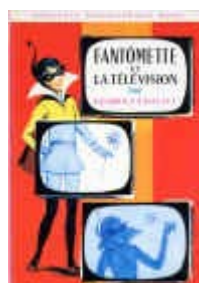
5. Fantômette et l'île de la Sorcière (1964)



6. Fantômette contre Fantômette (1964)



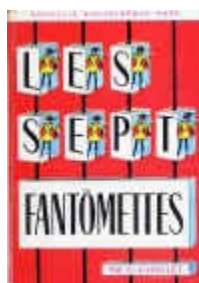
7. Pas de Vacances pour Fantômette (1965)



8. Fantômette et la Télévision (1966)



9. Opération Fantômette (1966)



10. Les Sept Fantômettes (1967)



11. Fantômette et la Dent du Diable (1967)



12. Fantômette et son prince (1968)



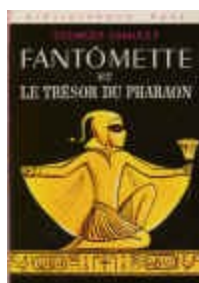
13. Fantômette et le Brigand (1968)



14. Fantômette et la Lampe Merveilleuse (1969)



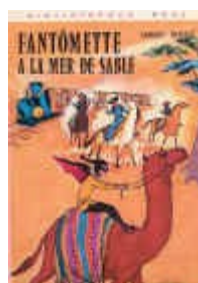
15. Fantômette chez le Roi (1970)



16. Fantômette et le Trésor du Pharaon (1970)



17. Fantômette et la Maison Hantée (1971)



18. Fantômette à la Mer de Sable (1971)



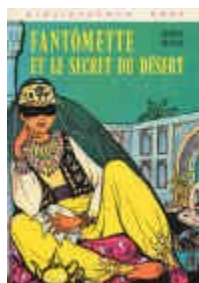
19. Fantômette contre la Main Jaune (1971)



20. Fantômette Viendra ce Soir (1972)



21. Fantômette dans le Piège (1972)



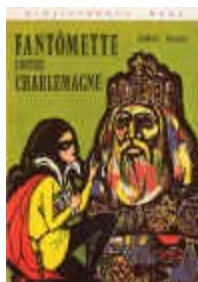
22. Fantômette et le Secret du Désert (1973)



23. Fantômette et le Masque d'Argent (1973)



24. Fantômette chez les Corsaires (1973)



25. Fantômette contre Charlemagne (1974)



26. Fantômette et la Grosse Bête (1974)



27. Fantômette et le Palais sous la Mer (1974)



28. Fantômette contre Diabola (1975)



29. Appelez Fantômette ! (1975)



30. Olé, Fantômette (1975)



31. Fantômette Brise la Glace (1976)



32. Les Carnets de Fantômette (1976)



33. C'est oulâ ! X, Fantômette ! (1977)



34. Fantômette dans l'Espace (1977)



35. Fantômette fait tout Sauter (1977)



36. Fantastique Fantômette (1978)



37. Fantômette et les 40 Milliards (1978)



38. L'Almanach de Fantômette (1979)



39. Fantômette en Plein Mystère (1979)



40. Fantômette et le Mystère de la Tour (1980)



41. Fantômette et le Dragon d'Or (1980)



42. Fantômette contre Satanix (1981)



43. Fantômette et la Couronne (1982)



44. Mission Impossible pour Fantômette (1982)



45. Fantômette en Danger (1983)



46. Fantômette et le Château Mystérieux (1984)



47. Fantômette Ouvre l'Oeil (1984)



48. Fantômette s'Envole (1985)



49. C'est Toi Fantômette (1987)



50. Le retour de Fantômette (2006)



51. Fantômette à la main verte (2007)



52. Fantômette et le magicien (2010)

GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE
et l'Arme
Diabolique

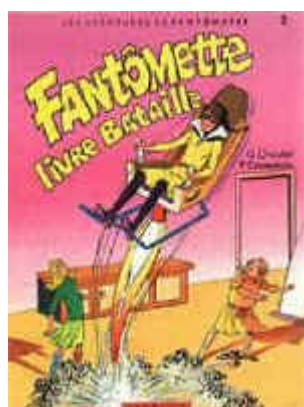
Pièce en un acte

53. Fantômette et l'arme diabolique (2010)

Fantômette en Bandes-Dessinées, Éditions Hachette, avec François Craenhals (n° 1-2-3) et Endry (n°4) :



1. Fantômette se Déchaîne



2. Fantômette Livre Bataille



3. Fantômette Risque Tout



4. Fantômette Fend les Flots

